BOOKSTACKS CLASSICS

Le Jour des Rois

William Shakespeare (1564-1616)

Français EDITION

BOOKSTACKS EDITION

Publication record

Title	Le Jour des Rois
Author	William Shakespeare (1564-1616)
Translator	François Guizot
Edition	Bookstacks French TEI edition
Published	22 August 2026
Edition ID	shakespeare-twelfth-night-fra
Canonical URI	bookstacks.org

Rights and availability

This derived TEI file is made available under the Creative Commons Attribution-ShareAlike 4.0 International License; the Project Gutenberg source is public domain in the United States. View the canonical license terms.

No ISBN has been assigned. The stable Bookstacks edition identifier and canonical URI above serve as the publication record for this digital edition. Bookstacks asserts no additional restriction over this generated PDF beyond the canonical source terms.

Table des matières

Le Jour des Rois 1

Notice sur le jour des rois 3

Le jour des rois 6

Acte premier 7

Acte deuxième 34

Acte troisième 60

Acte quatrième 90

Acte cinquième 101

Le Jour des Rois

Note du transcripteur.

Ce document est tiré de :
OEUVRES COMPLÈTES DE
SHAKSPEARE
TRADUCTION DE
M. GUIZOT
NOUVELLE ÉDITION ENTIÈREMENT REVUE
AVEC UNE ÉTUDE SUR SHAKSPEARE
DES NOTICES SUR CHAQUE PIÈCE ET DES NOTES
Volume 3
Timon d'Athènes.
Le Jour des Rois.—Les deux gentilshommes de Vérone.
Roméo et Juliette.—Le Songe d'une nuit d'été.
Tout est bien qui finit bien.
PARIS
A LA LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS
1862

LE JOUR DES ROIS

OU

CE QUE VOUS VOUDREZ

COMÉDIE

Notice sur le jour des rois

Quoique la partie comique de cette pièce appartienne tout entière à Shakspeare, il est encore redevable de son sujet à Bandello. Nous y retrouvons cette ressemblance extraordinaire de deux personnes dont Plaute s'est plus d'une fois servie pour le noeud de ses comédies, et que Shakspeare lui a déjà empruntée dans ses *Méprises*.

Lorsque Rome fut conquise, en 1527, par les Espagnols et les Allemands ; il se trouva parmi les prisonniers un riche marchand nommé Ambrogio, qui avait un fils et une fille, tous les deux d'une beauté et d'une ressemblance si parfaites que, s'ils changeaient d'habillements, le père lui-même avait peine à les distinguer [1]. Paolo, c'est le nom du garçon, fut le partage d'un Allemand, et sa soeur jumelle, Nicuola, tomba entre les mains de deux soldats qui la traitèrent avec beaucoup de douceur, dans l'espérance qu'ils en tireraient une rançon considérable. Ambrogio parvint à se sauver de la captivité, et ayant soustrait, en les cachant dans la terre, une grande partie de ses richesses à la cupidité des ennemis, il se mit à la recherche de ses enfants, racheta sa fille, mais ne put retrouver son fils, et le crut mort.

Cette pensée le tourmentant de plus en plus, il quitta Rome et se retira à Erte, lieu de sa naissance. Ce fut là qu'un autre marchand, veuf depuis plusieurs années, devint amoureux de Nicuola et la demanda en mariage ; mais Ambrogio, craignant que cette union peu assortie du côté de l'âge, ne fût pas heureuse pour Nicuola, et ne voulant pas refuser trop brusquement ce vieux soupirant, lui dit qu'il ne se séparerait pas de sa fille qu'il n'eût retrouvé son fils, espoir qu'il conservait toujours.

Cependant Nicuola avait aussi fait impression sur le coeur d'un

1. ..... Simillima proles, Indiscreta suis, gratusque parentibus error. (VIRGILE.)

jeune gentilhomme nommé Lattanzio Puccini, et n'était pas indifférente à son amour. Dans ce temps-là, des affaires appelèrent Ambrogio à Rome, et il conduisit sa fille à Fabriano, chez un de ses parents, pour ne pas la laisser seule. Cette absence arrêta la passion de Lattanzio, qui changea bientôt d'objet et se porta vers la fille de Lanzetti, la belle Catella. Au contraire, Nicuola revint à Erte toujours plus éprise, et apprit avec la plus vive douleur la nouvelle inclination de son amant. Ambrogio fut obligé de faire un second voyage, et cette fois-ci il laissa sa fille dans un couvent où était Camilla, nièce de Lattanzio. Celui-ci y venait souvent commander toutes sortes d'ouvrages à l'aiguille que faisaient les religieuses. Nicuola écoutait quelquefois les conversations qu'il avait avec sa nièce Camilla. Un jour, il lui racontait avec tristesse qu'il avait perdu un jeune page qu'il aimait, et qui lui était très-nécessaire. Ce récit fit naître à Nicuola l'idée de s'habiller en homme, et d'entrer chez Lattanzio en qualité de page. Sa gouvernante l'aida dans ce projet. Elle fut admise, en effet, sous le nom de Romulo, dans la maison de son infidèle amant ; et comme Julia, dans les *Deux Gentilshommes de Vérone*, elle fut bientôt chargée d'aller parler à sa rivale de l'amour de son maître. Catella était peu sensible aux sollicitations de Lattanzio ; mais le faux page fit une telle impression sur son coeur qu'elle n'éprouva plus que de la répugnance pour celui qui l'envoyait.

Pendant ces intrigues, le maître de Paolo l'avait pris en affection, au point que, venant à mourir, il l'avait fait son héritier. Paolo s'empressa de retourner à Rome, et de là à Erte pour y chercher son père. Il passe sous la fenêtre de Catella, qui le prend pour le prétendu page. Ambrogio arrive : Nicuola l'aperçoit dans la rue, et, dans sa frayeur, elle se sauve chez sa gouvernante. Celle-ci lui conseille de reprendre les habits de son sexe, et court annoncer au père qu'elle lui conduira sa fille le lendemain.

Cependant Lattanzio attend Romulo avec inquiétude et impatience ; il le cherche partout, et on lui montre la maison de la gouvernante, où l'on avait vu entrer Nicuola sous son déguisement. Il lie conversation avec la duègne, qui lui découvre tout, lui vante la constance de son ancienne maîtresse, et prépare la réconciliation qu'achève la vue de Nicuola elle-même.

Catella prend toujours Paolo pour Romulo. Paolo, qui l'aime, s'aperçoit de sa méprise et la détrompe.

Bientôt tout s'éclaircit. Ambrogio se réjouit du retour de son fils et consent au mariage de sa fille. Lanzetti, qui a cru que Paolo n'était autre que Nicuola déguisée, revient de son erreur et accorde aussi Ca-

tella au fils d'Ambrogio.

Shakspeare a mis cette nouvelle sur la scène avec sa négligence ordinaire, car le déguisement de Viola, amoureuse du duc qu'elle ne connaît point, n'est pas aussi bien motivé que celui de la Nicuola de Bandello. En général, les événements de la nouvelle sont conduits avec beaucoup plus d'art que ceux de la comédie ; mais c'est dans les caractères, le comique des situations et la poésie des détails, que Shakspeare retrouve sa supériorité et fait oublier tous les reproches d'invraisemblance que la critique pourrait lui adresser. L'originalité de sir André, de sir Tobie et du bouffon, les espièglerie de la friponne Marie, la gravité comique et les prétentions de Malvolio, la scène délicieuse du jardin et de la lettre, le duel de sir André et du faux page, le charme que répand sur toute la pièce l'amour de Viola, un heureux mélange de sentiment et de cette gaieté que les Anglais appellent *humour*, tout contribue à rendre cette pièce une des plus agréables de Shakspeare.

Selon le docteur Malone, elle aurait été écrite dans l'année 1614 ; mais dans une comédie de Ben Jonson, antérieure à cette date, on trouve un passage qui semblerait applicable au *Jour des rois*, Ben Jonson saisissait toutes les occasions de tourner en ridicule les défauts de Shakspeare. Un de ses personnages dit, à la fin de l'acte III de sa pièce intitulée : *Every man out of his humour* :

«.....Il eût fallu que sa comédie fût fondée sur une autre intrigue que celle d'un duc amoureux d'une comtesse, tandis que cette comtesse serait amoureuse du fils du duc, et ce fils du duc amoureux de la suivante de la dame. Vivent ces amours embrouillés, avec un paysan bouffon pour valet, plutôt que des événements trop rapprochés de notre temps !»

Un autre témoignage tout à fait décisif est la découverte faite par M. Collier d'un petit journal manuscrit du temps, dans lequel une représentation du *Jour des Rois*, ou *Ce que vous voudrez*, est indiquée à la date du 2 février 1601.

Le jour des rois

OU

CE QUE VOUS VOUDREZ

COMÉDIE

PERSONNAGES
ORSINO, duc d'Illyrie.
SEBASTIEN, jeune gentilhomme, frère de Viola.
ANTONIO, capitaine de vaisseau, ami de Sébastien.
VALENTIN, }
CURIO, } gentilshommes de la suite du duc.
SIR TOBIE BELCH, oncle d'Olivia.
UN CAPITAINE DE VAISSEAU, ami de Viola.
SIR ANDRÉ AGUE-CHEEK [2].
MALVOLIO, intendant d'Olivia.
FABIEN, }
PAYSAN BOUFFON, } au service d'Olivia.
OLIVIA, riche comtesse.
VIOLA, amoureuse du duc.
MARIE, suivante d'Olivia.
UN PRÊTRE.
SEIGNEURS, MATELOTS, OFFICIERS, MUSICIENS, SERVITEURS, etc.
La scène est dans une ville d'Illyrie et sur la côte voisine.

2. Ague cheek, mal de joue.

Acte premier

Scène I

[*Appartement dans le palais du duc.*]

[LE DUC, CURIO, SEIGNEURS.]

[*Des musiciens jouent.*]

LE DUC
Si la musique est l'aliment de l'amour, jouez donc ; donnez-m'en jusqu'à ce que ma passion surchargée en soit malade et expire.—Répétez cet air ; il avait une chute mourante : oh ! il a fait sur mon oreille l'impression du doux vent du midi dont le souffle, en passant sur un champ de violettes, leur dérobe et leur rend à la fois des parfums.—C'est assez, pas davantage : ces sons ne sont plus aussi doux qu'ils l'étaient tout à l'heure. O esprit de l'amour, que tu es avide de fraîcheur et de nouveauté ! Aussi vaste que la mer, et, comme elle, recevant tout dans ton sein, rien n'y entre, quelle que soit sa valeur et son mérite, sans dégénérer et perdre tout son prix au bout d'une minute. L'imagination est si féconde en formes changeantes, que rien n'égale ses bizarres fantaisies.

CURIO
Voulez-vous venir chasser, seigneur ?

LE DUC
Quoi donc, Curio ?

CURIO
La biche.

LE DUC
C'est ce que je fais : je poursuis la plus noble biche que j'aie vue. Ah ! la première fois que mes yeux ont contemplé Olivia, il me sembla que sa présence purifiait l'air : de cet instant je fus changé en cerf[3], et mes désirs, comme une meute féroce et cruelle, n'ont cessé depuis de me poursuivre.—

[VALENTIN *entre.*]

Eh bien ! quelles nouvelles d'Olivia ?

VALENTIN
Sous votre bon plaisir, seigneur, je n'ai pu être admis devant elle, et je ne vous rapporte que cette réponse de la part de sa suivante. Le ciel même, avant qu'il ait été réchauffé pendant sept années, ne jouira point librement de sa vue ; mais, comme une religieuse cloîtrée, elle ne marchera que sous le voile ; elle arrosera une fois chaque jour le pavé de sa chambre de ses larmes amères, et le tout pour pleurer un frère qui n'est plus, et dont elle veut entretenir la tendre et vive image dans son triste souvenir.

LE DUC
Oh ! celle qui a un coeur assez sensible pour payer ce tribut de tendresse à un frère, combien elle aimera quand le trait doré de l'amour aura donné la mort à la foule de toutes les autres affections qui vivent en elle, quand ses nobles perfections, son foie, son cerveau, son coeur[4], ces trônes souverains, seront une fois occupés et remplis tout entiers par un seul roi suprême !—Allons nous coucher sur ces doux lits de fleurs : les pensers de l'amour reposent mollement sous le dais d'une voûte de feuillage.

[*Ils sortent.*]

3. Allusion à l'histoire d'Actéon.

4. Le foie, le cerveau et le coeur étaient regardés comme le siége des passions, des jugements, des sentiments.

Scène II

[*La côte de la mer.*]

[VIOLA, *UN CAPITAINE, suivi de matelots.*]

VIOLA
Amis, quel est ce pays ?

LE CAPITAINE
C'est l'Illyrie, madame.

VIOLA
Et que ferai-je en Illyrie ? mon frère est dans l'Élysée. Peut-être n'est-il pas noyé. Qu'en pensez-vous, matelots ?

LE CAPITAINE
C'est par un hasard que vous avez été sauvée vous-même.

VIOLA
O mon pauvre frère !—Et peut-être pourra-t-il l'être aussi par hasard.

LE CAPITAINE
Cela est vrai, madame ; et pour augmenter votre confiance dans le hasard, soyez assurée que lorsque notre vaisseau s'est ouvert, au moment où vous, et ces tristes restes échappés avec vous, vous êtes attachés au bord de notre chaloupe, j'ai vu votre frère, plein de prévoyance dans le péril, se lier avec une adresse que lui suggéraient le courage et l'espoir à un gros mât qui surnageait sur les flots : je l'y ai vu assis comme Arion sur le dos d'un dauphin, en allant de front avec les vagues, tant que j'ai pu le voir.

VIOLA
Tenez, voilà de l'or, pour ce que vous venez de me dire. Mon propre salut me fait naître l'espérance (et votre récit l'encourage) qu'il pourra lui en arriver autant. Connaissez-vous ce pays ?

LE CAPITAINE
Oui, madame, très-bien ; car je suis né et j'ai été élevé à moins de trois lieues de cet endroit même.

VIOLA
Qui gouverne ici ?

LE CAPITAINE
Un duc aussi illustre par son caractère que par son nom.

VIOLA
Quel est son nom ?

LE CAPITAINE
Orsino.

VIOLA
Orsino ! J'ai entendu mon père le nommer ; il était garçon alors.

LE CAPITAINE
Il l'est encore, ou du moins il l'était tout dernièrement ; car il n'y a pas un mois que je suis parti d'ici, et alors il courait un bruit tout récent (vous savez que les petits causent toujours sur ce que font les grands) qu'il sollicitait l'amour de la belle Olivia.

VIOLA
Qui est-elle ?

LE CAPITAINE
Une vertueuse jeune personne, la fille d'un comte qui est mort il y a environ un an ; il la laissa en mourant à la protection de son fils, son frère, qui est mort aussi peu de temps après, et c'est pour l'amour de ce frère qu'elle a, dit-on, renoncé à la vue et à la société des hommes.

VIOLA
Oh ! que je voudrais être au service de cette dame et y rester inconnue au monde jusqu'à ce que j'aie eu le temps de mûrir mes desseins !

LE CAPITAINE
Cela serait difficile à obtenir. Elle ne veut écouter aucune proposition, non pas même celle du duc.

VIOLA
Capitaine, tu as une heureuse physionomie ; et quoique la nature renferme souvent la corruption sous une belle enveloppe, cependant je suis portée à croire de toi que tu as une âme qui convient à ces beaux dehors. Je te prie, et je t'en récompenserai généreusement, cache ce que je suis, et aide-moi à me procurer le déguisement dont j'aurai peut-

être besoin pour exécuter mes projets. Je veux m'attacher au service de ce duc. Tu me présenteras à lui en qualité d'eunuque : cela peut en valoir la peine, car je sais chanter ; je saurai lui parler sur divers tons de musique variée, qui lui rendront mon service agréable. Ce qui peut advenir plus tard, je l'abandonne au temps : conforme seulement ton silence à mes désirs.

LE CAPITAINE
Soyez son eunuque, moi je serai votre muet. Quand ma langue sera indiscrète, que mes yeux cessent de voir !

VIOLA
Je te remercie, conduis-moi.

[*Ils sortent.*]

Scène III

[*Appartement de la maison d'*OLIVIA.]

[SIR TOBIE *et* MARIE.]

SIR TOBIE
Que diable prétend ma nièce en prenant si fort à coeur la mort de son frère ? Je suis sûr, moi, que le chagrin est ennemi de la vie.

MARIE
Sur ma parole, sir Tobie, il faut que vous veniez de meilleure heure le soir. Madame votre nièce a de grandes objections [5] à vos heures indues.

SIR TOBIE
Eh bien ! qu'elle excipe avant d'être excipée [6].

MARIE
Fort bien ; mais il faut vous confiner dans les modestes limites de l'ordre.

5. En anglais exceptions, d'où la réponse de sir Tobie.
6. Let her except before excepted.

SIR TOBIE
Confiner[7] ! je ne me tiendrai pas plus finement que je ne fais ; ces habits sont assez bons pour boire et ces bottes aussi, ou sinon qu'elles se pendent à leurs propres tirants.

MARIE
Ces grandes rasades vous tueront : j'entendais madame en parler encore hier, ainsi que de cet imbécile chevalier que vous avez amené un soir ici pour lui faire la cour.

SIR TOBIE
Quoi ? sir André Ague-cheek ?

MARIE
Oui, lui-même.

SIR TOBIE
C'est un homme des plus braves qu'il y ait en Illyrie.

MARIE
Et qu'importe à la chose ?

SIR TOBIE
Comment ! il a trois mille ducats de rente.

MARIE
Oui ! mais il ne fera qu'une année de tous ses ducats : c'est un vrai fou, un prodigue.

SIR TOBIE
Fi ! n'avez-vous pas honte de dire cela ? Il joue de la viole de Gambo[8], il parle trois ou quatre langues, mot à mot, sans livre, et il possède les meilleurs dons de nature.

MARIE
Oh ! oui, certes, il les possède au naturel ; car, outre que c'est un sot, c'est un grand querelleur ; et si ce n'est qu'il a le don d'un lâche pour apaiser la fougue qui l'emporte dans une querelle, c'est l'opinion des gens sensés qu'on lui ferait bientôt le don d'un tombeau.

7. To confine, jeu de mots sur confine et fine.
8. Instrument qu'on tenait entre les jambes.

SIR TOBIE
Par cette main, ce sont des bélîtres, des détracteurs, que ceux qui tiennent de lui ces propos.—Qui sont-ils ?

MARIE
Ce sont des gens qui ajoutent encore qu'il est ivre toutes les nuits en votre compagnie.

SIR TOBIE
A force de porter des santés à ma nièce : je boirai à sa santé aussi longtemps qu'il y aura un passage dans mon gosier, et du vin en Illyrie. C'est un lâche et un poltron [9] que celui qui ne veut pas boire à ma nièce, jusqu'à ce que la cervelle lui tourne comme un sabot de village. Allons, fille, *castiliano vulgo* [10] : voici sir André Ague-face.

[*Entre* SIR ANDRÉ *Ague-cheek.*]

SIR ANDRÉ
Ah ! sir Tobie Belch ! Comment vous va, sir Tobie Belch ?

SIR TOBIE
Ah ! mon cher sir André !

SIR ANDRÉ
[*à* MARIE] Salut, jolie grondeuse.

MARIE
Salut, monsieur.

SIR TOBIE
Accoste, sir André, accoste.

SIR ANDRÉ
Qu'est-ce que c'est ?

SIR TOBIE
La femme de chambre de ma nièce.

SIR ANDRÉ
Belle madame *Accoste*, je désire faire connaissance avec vous.

9. Coystril, un coq peureux.
10. Castiliano vulgo, à l'espagnole.

MARIE
Mon nom est Marie, monsieur.

SIR ANDRÉ
Belle madame Marie *Accoste*....

SIR TOBIE
Vous vous méprenez, chevalier. Quand je dis *accoste*, je veux dire envisagez-la, abordez-la, faites-lui votre cour, attaquez-la.

SIR ANDRÉ
Sur ma foi, je ne voudrais pas l'attaquer ainsi en compagnie. Est-ce là le sens du mot *accoste* ?

MARIE
Portez-vous bien, messieurs.

SIR TOBIE
Si tu la laisses partir ainsi, sir André, puisses-tu ne jamais tirer l'épée !

SIR ANDRÉ
Si vous partez ainsi, mademoiselle, je ne veux jamais tirer l'épée. Belle dame, croyez-vous avoir des sots sous la main ?

MARIE
Monsieur, je ne vous ai pas sous la main.

SIR ANDRÉ
Par ma foi, vous allez l'avoir tout à l'heure, car voici ma main.

MARIE
Maintenant, monsieur, la pensée est libre. Je vous prie de porter votre main à la baratte au beurre, et laissez-la boire.

SIR ANDRÉ
Pourquoi, mon cher coeur ? quelle est votre métaphore ?

MARIE
Elle est sèche, monsieur [11].

SIR ANDRÉ
Comment donc ! je le crois bien ; je ne suis pas assez âne pour ne pas

11. Peut-être pour dire : elle est vide ; ou bien, d'après la chiromancie, une main sèche signifie ici une constitution froide.

tenir ma main sèche. Mais que signifie votre plaisanterie ?

MARIE
C'est une plaisanterie toute sèche, monsieur.

SIR ANDRÉ
En avez-vous beaucoup de semblables ?

MARIE
Oui, monsieur, je les ai au bout de mes doigts : allons, je laisse aller votre main, je suis desséchée[12].

[MARIE *sort.*]

SIR TOBIE
Chevalier, tu as besoin d'une coupe de vin des Canaries ; je ne t'ai jamais vu si bien terrassé.

SIR ANDRÉ
Jamais de votre vie, je pense, à moins que vous ne me voyez terrassé par le canarie. Il me semble qu'il y a des jours où je n'ai pas plus d'esprit qu'un chrétien ou qu'un homme ordinaire. Mais je suis un grand mangeur de boeuf, et je crois que cela fait tort à mon esprit.

SIR TOBIE
Il n'y a pas de doute.

SIR ANDRÉ
Si je le croyais, je m'en abstiendrais.—Je retourne chez moi à cheval demain, sir Tobie.

SIR TOBIE
Pourquoi, mon cher chevalier ?

SIR ANDRÉ
Que signifie pourquoi[13] ? Le faire ou ne le pas faire ? Je voudrais avoir employé à apprendre les langues le temps que j'ai mis à l'escrime, à la danse, à la chasse à l'ours.—Oh ! si j'avais suivi les beaux-arts !

SIR TOBIE
Oh ! vous auriez eu une superbe chevelure.

12. I am barren.
13. Pourquoi, en français dans le texte.

SIR ANDRÉ
Quoi, cela aurait-il amendé mes cheveux ?

SIR TOBIE
Sans contredit, car vous voyez qu'ils ne frisent pas naturellement.

SIR ANDRÉ
Mais cela me sied assez bien, n'est-il pas vrai ?

SIR TOBIE
A merveille. Ils pendent droit comme le lin sur une quenouille, et j'espère un jour voir une ménagère vous prendre entre ses jambes et vous filer.

SIR ANDRÉ
Ma foi, je retourne chez moi demain, sir Tobie. Votre nièce ne veut pas se laisser voir, ou, si elle voit quelqu'un, il y a quatre à parier contre un qu'elle ne voudra pas de moi. Le comte lui-même, qui est ici tout près, lui fait la cour.

SIR TOBIE
Elle ne veut point du comte. Elle ne veut point de mari au-dessus d'elle, ni en fortune, ni en âge, ni en esprit. Je lui en ai entendu faire le serment. Hem ! il y a de la résolution là-dedans, ami !

SIR ANDRÉ
Je veux rester un mois de plus. Je suis l'homme du monde qui a les idées les plus drôles : j'aime extrêmement les mascarades et les bals tout à la fois.

SIR TOBIE
Êtes-vous bon pour ces balivernes, chevalier ?

SIR ANDRÉ
Autant qu'homme en Illyrie, quel qu'il soit, au-dessous du rang de mes supérieurs.... ; et cependant je ne veux pas me comparer à un vieillard.

SIR TOBIE
Quel est votre talent pour une *gaillarde*[14], chevalier ?

SIR ANDRÉ
Hé ! je suis en état de faire une cabriole[15].

14. Espèce de danse.
15. Caper, cabriole, capre.

SIR TOBIE
Et moi je sais découper le mouton.

SIR ANDRÉ
Et je me flatte d'avoir le saut en arrière aussi vigoureux qu'aucun homme de l'Illyrie.

SIR TOBIE
Pourquoi donc cacher ces talents ? Pourquoi tenir ces dons derrière le rideau ? Craignez-vous qu'ils prennent la poussière comme le portrait de madame Mall [16] ? Que n'allez-vous à l'église en dansant une *gaillarde*, pour revenir chez vous en dansant une *courante* ? Je ne marcherais plus qu'au pas d'une *gigue* ; je ne voudrais même uriner que sur un pas de cinq [17]. Que prétendez-vous ? Le monde est-il fait pour qu'on enfouisse ses talents ? Je croyais bien, à voir la merveilleuse constitution de votre jambe, que vous aviez été formé sous l'étoile d'une gaillarde.

SIR ANDRÉ
Oui, elle est fortement constituée, et elle a assez bonne grâce avec un bas de couleur de flamme. Irons-nous à quelques divertissements ?

SIR TOBIE
Que ferons-nous de mieux ? Ne sommes-nous pas nés sous le Taureau ?

SIR ANDRÉ
Le taureau ? c'est-à-dire, les flancs et le coeur [18].

SIR TOBIE
Non, monsieur, ce sont les jambes et les cuisses. Que je vous voie faire la cabriole. Ah ! plus haut : ah ! ah ! à merveille.

[*Ils sortent.*]

Scène IV

[*Appartement du palais du duc.*]

16. Mall, surnommée Coupe-Bourse, femme fameuse dans les annales des lieux de prostitution.

17. A cinque-pace.

18. Allusion à l'astrologie médicale, qui rapporte les différentes affections des parties du corps à l'influence dominante de certaines constellations.

[VALENTIN *ET* VIOLA *en habit de page*]

VALENTIN
Si le duc vous continue ses faveurs, vraiment, Césario, vous avez bien l'air de faire une grande fortune : il n'y a encore que trois jours qu'il vous connaît, et vous n'êtes déjà plus un étranger.

VIOLA
Vous craignez donc ou l'inconstance de son humeur, ou ma négligence, pour mettre ainsi en doute la durée de son affection ? Est-il inconstant, monsieur, dans ses goûts ?

VALENTIN
Non, croyez-moi.

[*Entrent* LE DUC *et* CURIO *; suite.*]

VIOLA
[*à* VALENTIN] Je vous remercie.—Voici le comte qui vient.

LE DUC
Qui de vous a vu Césario ?

VIOLA
Il est à votre suite, seigneur : me voici.

LE DUC
[*aux autres*] Retirez-vous un moment à l'écart.—Césario, tu es instruit de tout ; je t'ai ouvert le livre secret de mon coeur. Ainsi, bon jeune homme, dirige tes pas vers elle. Ne te laisse pas interdire l'entrée : poste-toi à ses portes, et dis-leur que ton pied y prendra racine jusqu'à ce que tu obtiennes une audience.

VIOLA
Sûrement, mon noble duc, si elle est aussi abandonnée à son chagrin qu'on le dit, jamais elle ne voudra me recevoir.

LE DUC
Fais du bruit, brave toutes les bienséances, plutôt que de revenir sans succès.

VIOLA
Admettez que je puisse lui parler, seigneur ; que lui dirai-je alors ?

LE DUC
Ah ! dévoile-lui toute la violence de mon amour ; étonne-la du récit de ma tendresse. Il te siéra bien de lui représenter mes souffrances ; elle l'écoutera avec plus d'intérêt dans la bouche de ta jeunesse, qu'elle ne ferait dans celle d'un député plus grave.

VIOLA
Je ne le pense pas, seigneur.

LE DUC
Crois-le, cher enfant, car c'est mentir à tes belles années, que de dire que tu es un homme. Les lèvres de Diane ne sont pas plus fraîches, ni plus vermeilles. Ton filet de voix ressemble à l'organe d'une jeune vierge : elle est perçante et sonore ; et tout en toi te rend propre à jouer le rôle d'une femme. Je sais que ton étoile te destine à cette négociation.—[*Aux autres.*] Accompagnez-le, au nombre de quatre ou cinq, tous même si vous voulez ; car pour moi, je ne me trouve jamais mieux que quand je suis seul.—[*A* VIOLA.] Réussis dans ce message, et tu vivras aussi indépendant que ton maître ; sa fortune sera la tienne.

VIOLA
Je ferai donc de mon mieux ma cour à votre maîtresse.—

[LE DUC *sort.*]

Lutte remplie d'obstacles ! Quel que soit mon rôle en lui faisant ma cour, je voudrais, moi, devenir la femme du duc.

[*Tous sortent.*]

Scène V

[*Appartement de la maison d'*OLIVIA.]

[MARIE *et* LE BOUFFON.]

MARIE
Allons, dis-moi où tu as été, ou je n'ouvrirai pas assez mes lèvres pour qu'un crin puisse y entrer, dans le but de t'excuser ; ma maîtresse te fera pendre pour t'être absenté.

LE BOUFFON
Eh bien ! qu'elle me pende ; quiconque est bien pendu dans ce monde n'a plus rien à redouter.

MARIE
Compte là-dessus.

LE BOUFFON
Il ne voit plus personne à craindre.

MARIE
Bonne réponse de carême [19] ! Je puis t'apprendre l'origine de ces mots.

LE BOUFFON
D'où vient-il, bonne dame Marie ?

MARIE
De la guerre ; et tu peux le dire hardiment dans tes folies.

LE BOUFFON
Eh bien ! que Dieu donne la sagesse à ceux qui l'ont, et que ceux qui sont fous fassent usage de leurs talents.

MARIE
Mais tu seras pendu pour être resté si longtemps absent, ou tout au moins renvoyé ; n'est-ce pas la même chose pour toi que d'être pendu ?

LE BOUFFON
Vraiment, une bonne pendaison prévient un mauvais mariage [20]. Et quant au malheur d'être renvoyé, l'été y pourvoira [21].

MARIE
Tu es donc bien résolu ?

LE BOUFFON
Non pas ; mais je suis résolu sur deux points.

---

19. A lenten answer, réponse brève et misérable.

20. Gray dit qu'une coutume espagnole autorisait toute femme veuve à sauver, en l'épousant, un malfaiteur condamné à être pendu. Un voleur, qui marchait au supplice, plut à une femme, qui s'écria qu'elle demandait sa grâce avec la condition d'usage. Le condamné se retourne, et à peine l'a-t-il aperçue du haut de la charrette, qu'il dit : Allons, fouette, cocher !

21. Les fainéants le deviennent encore davantage vers la saison de l'été, plus sûrs de trouver leur subsistance et de pouvoir coucher à la belle étoile.

MARIE
En sorte que si l'un manque, l'autre tiendra ; ou si tous les deux viennent à manquer, ton haut-de-chausses tombe par terre.

LE BOUFFON
Juste ; en bonne foi, tout juste ! Allons, va ton chemin. Si sir Tobie voulait quitter la boisson, tu serais une aussi spirituelle pièce de la chair d'Ève qu'aucune en Illyrie.

MARIE
Tais-toi, faquin ; plus de cela : voici ma maîtresse ; fais tes excuses sagement, cela vaudra mieux.

[MARIE *sort.*]

[*Entrent* OLIVIA, MALVOLIO *et suite.*]

LE BOUFFON
Esprit, si c'est ton bon plaisir, mets-moi en bonne veine de folies. Les gens d'esprit qui s'imaginent te posséder ne sont souvent que des fous ; et moi, qui suis bien sûr de ne pas t'avoir, je pourrais passer pour un homme sensé ; car que dit Quinapalus ? Un fou spirituel vaut mieux qu'un esprit fou.—Dieu vous bénisse, maîtresse !

OLIVIA
Faites sortir cet imbécile.

LE BOUFFON
Est-ce que vous n'entendez pas, camarades ? Emmenez madame.

OLIVIA
Va-t'en ; tu es un fou à sec : je ne veux plus de toi ; d'ailleurs tu deviens malhonnête.

LE BOUFFON
Deux défauts, madonna, que la boisson et les bons conseils corrigeront ; car donnez à boire à un fou à sec, et le fou cessera d'être à sec ; recommandez à un homme malhonnête de se corriger, s'il se corrige, il ne sera plus malhonnête, et s'il ne peut se corriger, que le ravaudeur le corrige ; tout ce qui dans le monde est corrigé n'est que rapetassé : la vertu qui s'égare n'est que rapetassée de vice, et le vice qui s'amende n'est que rapetassé de vertu. Si ce syllogisme tout simple peut me servir, à la bonne heure ; sinon, quel remède ? Comme il n'y a point d'homme vrai-

ment déshonoré autre que le misérable, de même la beauté n'est qu'une fleur.—La dame a commandé de faire sortir l'imbécile ; en conséquence, je le répète, faites-la sortir.

OLIVIA
Monsieur, je leur ai commandé de vous faire sortir.

LE BOUFFON
Une méprise du plus haut degré ! Madame, *cuclus non facit monachum*[22] ; c'est comme qui dirait, je ne porte pas d'habit de fou dans le cerveau. Bonne madonna, donnez-moi la permission de prouver que vous êtes une folle.

OLIVIA
Peux-tu le prouver ?

LE BOUFFON
Très-adroitement, bonne madonna.

OLIVIA
Voyons ta preuve.

LE BOUFFON
Il faut que je vous catéchise pour cela, madame.—Ma bonne petite souris de vertu, répondez-moi.

OLIVIA
Allons, monsieur, à défaut d'autre passe-temps, je vous demanderai votre preuve.

LE BOUFFON
Bonne madame, pourquoi êtes-vous en deuil ?

OLIVIA
Mon cher fou, pour la mort de mon frère.

LE BOUFFON
Je crois, madame, que son âme est en enfer.

OLIVIA
Moi, je sais, fou, que son âme est dans le ciel.

22. Le capuchon ne fait pas le moine.

LE BOUFFON
Vous n'en êtes que d'autant plus folle, madame, d'être en deuil, de ce que l'âme de votre frère est dans le ciel.—Emmenez la folle, messieurs.

OLIVIA
Que pensez-vous de ce fou, Malvolio ? Ne s'amende-t-il pas ?

MALVOLIO
Oui, et il continuera ainsi jusqu'à ce que les angoisses de la mort l'ébranlent. L'infirmité qui fait déchoir le sage amende toujours le fou.

LE BOUFFON
Dieu veuille vous envoyer, monsieur, une prompte infirmité, afin d'augmenter votre folie ! Sir Tobie jurera que je ne suis pas un renard ; mais il ne risquerait pas sa parole sur deux sous, pour gager que vous n'êtes pas fou.

OLIVIA
Que répondez-vous à cela, Malvolio ?

MALVOLIO
Je m'étonne que vous, madame, vous puissiez vous amuser des stériles propos d'un pareil coquin ; je l'ai vu terrassé l'autre jour par un fou ordinaire qui n'a pas plus de cervelle qu'une pierre. Voyez, il est déjà hors de parade ; si vous ne riez pas, et que vous ne lui fournissiez pas matière, le voilà bâillonné. Je proteste que je tiens tous ces hommes sensés, qui rient ainsi de ces sortes de fous, pour n'être eux-mêmes rien de mieux que les bouffons de fous.

OLIVIA
Oh ! vous êtes malade à force d'amour-propre, Malvolio, et votre goût en est dépravé. Quiconque est généreux, sans reproche, et d'une humeur franche, gaie, prend pour des flèches d'oiseau ces traits que vous croyez des boulets de canon ; il n'y a aucune médisance dans un fou de profession, quoiqu'il ne fasse que railler, et il n'y a point d'amertume dans les railleries d'un homme connu pour sage, quoiqu'il ne fasse que censurer.

LE BOUFFON
Que Mercure te donne le don de mentir, en récompense de ce que tu parles si bien des fous !

[*Entre* MARIE.]

MARIE
Madame, il y a à votre porte un jeune gentilhomme qui désire beaucoup vous parler.

OLIVIA
De la part du comte Orsino, n'est-ce pas ?

MARIE
Je l'ignore, madame ; c'est un beau jeune homme, et bien accompagné.

OLIVIA
Qui de mes gens l'arrête à ma porte ?

MARIE
Sir Tobie, madame, votre parent.

OLIVIA
Écartez-le, je vous prie : il ne dit pas un mot qui ne soit d'un insensé.

[MARIE *sort.*]

—Allez, Malvolio ; si c'est un message de la part du comte, je suis malade, ou je ne suis pas chez moi ; tout ce que vous voudrez pour m'en débarrasser.

[MALVOLIO *sort.) (Au* BOUFFON.]

Tu vois, l'ami, que ta folie devient surannée et qu'elle déplaît aux gens.

LE BOUFFON
Vous avez parlé pour nous, madame, comme si votre fils aîné était un fou. Que Jupiter veuille remplir son crâne de cervelle ; car voici un de vos parents qui a une *pie-mère*[23] des plus faibles.

[*Entre* SIR TOBIE BELCH.]

OLIVIA
Sur mon honneur, il est à demi-ivre.—Qui est-ce qui est à la porte, cousin ?

SIR TOBIE
Un gentilhomme.

23. La pie-mère, membrane du cerveau, prise ici pour le cerveau lui-même.

OLIVIA
Un gentilhomme ! quel gentilhomme ?

SIR TOBIE
C'est un gentilhomme.... La peste soit des harengs saurs ! Eh bien ! sot ?

LE BOUFFON
Bon ! Sir Tobie....

OLIVIA
Mon oncle, mon oncle, comment se fait-il que vous ayez gagné de si bonne heure cette léthargie ?

SIR TOBIE
La luxure[24] ; je défie la luxure.—Il y a quelqu'un à la porte.

OLIVIA
Oui, certes : qui est-ce ?

SIR TOBIE
Qu'il soit le diable, s'il veut, je ne m'en embarrasse guère. Oh ! vous pouvez m'en croire, comme je vous le dis : oui, cela m'est égal.

[*Il sort.*]

OLIVIA
A quoi ressemble un homme ivre, fou ?

LE BOUFFON
A un homme noyé, à un fou, et à un frénétique ; un verre de plus après qu'il est en chaleur en fait un fou : le second le jette dans la frénésie, et un troisième le noie.

OLIVIA
Va chercher l'officier de paix, et qu'il veille sur mon cousin ; car il en est au troisième degré de la boisson, il est noyé ; va, veille sur lui.

LE BOUFFON
Il n'est encore que fou, madame ; et le fou aura soin du fou.

[LE BOUFFON *sort.*]

24. Équivoque entre lechery et lethargy.

[MALVOLIO *rentre.*]

MALVOLIO
Madame, il jure qu'il vous parlera. Je lui ai dit que vous étiez malade : il répond qu'il s'attendait à cela, et que c'est pour cela qu'il vient vous parler : je lui ai dit que vous étiez endormie ; il semble qu'il en avait aussi un pressentiment, et il dit que c'est pour cela qu'il vient vous parler ; que lui dira-t-on, madame ? Il est cuirassé contre toute espèce de refus.

OLIVIA
Dites-lui qu'il ne me parlera pas.

MALVOLIO
On le lui a déjà dit ; et il déclare qu'il va s'établir à votre porte, comme le poteau d'un shériff[25], et se faire pied de banc ; mais qu'il vous parlera.

OLIVIA
Quelle espèce d'homme est-ce ?

MALVOLIO
Mais de l'espèce des hommes.

OLIVIA
Et quelles sont ses manières ?

MALVOLIO
De fort mauvaises manières. Il veut vous parler, que vous vouliez ou non.

OLIVIA
Et sa personne, son âge ?

MALVOLIO
Il n'est pas encore assez âgé pour un homme, ni assez jeune pour un enfant ; il est ce qu'est une cosse avant qu'elle devienne pois ; ou un fruit vert, quand il est sur le point d'être une pomme ; au point de séparation entre l'enfant et l'homme ; il a un fort beau visage, et il parle d'un ton mutin ; on croirait que le lait de sa mère n'est pas encore tout à fait sorti de ses veines.

25. Les poteaux placés à la porte du shériff, pour afficher les actes publics, les ordonnances, etc.

OLIVIA
Qu'il vienne ; appelez ma demoiselle.

MALVOLIO
Mademoiselle, madame vous appelle.

[*Il sort.*]

[MARIE *rentre.*]

OLIVIA
Donnez-moi mon voile ; jetez-le-moi sur mon visage : nous consentons à écouter encore une fois l'ambassade d'Orsino.

[*Entre* VIOLA.]

VIOLA
Laquelle est ici l'honorable maîtresse du logis ?

OLIVIA
Adressez-moi la parole, je répondrai pour elle ; que voulez-vous ?

VIOLA
Très-radieuse, parfaite et incomparable beauté....—Je vous prie, dites-moi si c'est là la maîtresse de la maison, car je ne l'ai jamais vue. Je serais bien fâché de perdre mal à propos ma harangue ; car outre qu'elle est admirablement bien écrite, je me suis donné beaucoup de peine, pour l'apprendre par coeur. Généreuses beautés, ne me faites essuyer aucun dédain ; je suis extrêmement susceptible à la plus légère marque de mépris.

OLIVIA
De quelle part venez-vous, monsieur ?

VIOLA
Je ne suis pas en état d'en dire beaucoup plus que je n'ai étudié ; et cette question s'écarte de mon rôle. Aimable dame, donnez-moi l'assurance positive que vous êtes la maîtresse du logis, afin que je puisse procéder à ma harangue.

OLIVIA
Êtes-vous comédien ?

VIOLA
Non, à vous parler du fond du coeur ; et cependant je jure par les griffes de la méchanceté que je ne suis pas ce que je représente. Êtes-vous la dame du logis ?

OLIVIA
Si je ne me vole pas moi-même, je la suis.

VIOLA
Très-certainement si vous l'êtes, vous vous volez vous-même. Car ce qui est à vous, pour en faire don, n'est pas à vous pour le tenir en réserve. Mais cela sort de ma commission. Je veux d'abord débiter mon discours à votre louange, et en venir ensuite au fait de mon message.

OLIVIA
Venez tout de suite à ce qu'il y a d'important, je vous dispense de l'éloge.

VIOLA
Hélas ! j'ai pris tant de peine à l'étudier ; et il est poétique.

OLIVIA
Il n'en ressemble que mieux à une fiction ; je vous en prie, gardez-le pour vous. On m'a dit que vous étiez impertinent à ma porte, et j'ai permis votre entrée, plus pour vous contempler avec étonnement, que pour vous écouter. Si vous n'êtes pas insensé, retirez-vous ; si vous jouissez de votre raison, soyez court : je ne suis pas dans une lune à soutenir un dialogue aussi extravagant.

MARIE
Voulez-vous déployer les voiles, monsieur ? Voici votre chemin.

VIOLA
Non, joli mousse, je dois rester à flot ici un peu plus longtemps.—[*A* OLIVIA.] Pacifiez un peu votre géant, ma chère dame [26].

OLIVIA
Déclarez-moi vos intentions.

VIOLA
Je suis un messager.

26. Allusion aux géants préposés à la garde des demoiselles dans les romans, et à la petite taille de Marie.

OLIVIA
Sûrement, vous avez quelque chose de bien affreux à m'apprendre, puisque le début de votre politesse est si craintif ; expliquez l'objet de votre message.

VIOLA
Il n'est destiné qu'à votre oreille ; je ne vous apporte ni déclaration de guerre, ni imposition d'hommage ; je porte la branche d'olivier dans ma main : mes paroles sont, comme le sujet, des paroles de paix.

OLIVIA
Et cependant vous avez commencé bien brusquement. Qu'êtes-vous ? Que voulez-vous ?

VIOLA
Si j'ai montré quelque grossièreté, c'est de mon rôle que je l'ai empruntée. Ce que je suis et ce que je veux sont des choses aussi secrètes que la virginité, sacrées pour vos oreilles, profanation pour toute autre.

OLIVIA
[*à* MARIE] Laissez-nous seuls. Nous désirons connaître ces choses sacrées.

[MARIE *sort.*]

Maintenant, monsieur, votre texte ?

VIOLA
Très-chère dame....

OLIVIA
Une doctrine vraiment consolante, et sur laquelle on peut dire beaucoup de choses !—Où est votre texte ?

VIOLA
Dans le sein d'Orsino.

OLIVIA
Dans son sein ? Dans quel chapitre de son sein ?

VIOLA
Pour vous répondre avec méthode, dans le premier chapitre de son coeur.

OLIVIA
Oh ! je l'ai lu ; c'est de l'hérésie toute pure. N'avez-vous rien de plus à dire ?

VIOLA
Chère madame, laissez-moi voir votre visage.

OLIVIA
Avez-vous quelque commission de votre maître à négocier avec mon visage ? Vous voilà maintenant hors de votre texte ; mais nous allons tirer le rideau et vous montrer le portrait. Regardez, monsieur : voilà comme je suis pour le moment ; n'est-ce pas bien fait ? [*Elle ôte son voile.*]

VIOLA
Admirablement bien fait, si Dieu a tout fait.

OLIVIA
C'est dans le grain, monsieur ; cela résistera à la pluie et au vent.

VIOLA
C'est la beauté même, mélange heureux des roses et des lis, et la main délicate et savante de la nature en a pétri elle-même les couleurs. Madame, vous êtes la plus cruelle des femmes qui respirent, si vous conduisez toutes ces grâces au tombeau sans en laisser de copie au monde.

OLIVIA
Oh ! monsieur, je n'aurai pas le coeur si dur : je donnerai plusieurs cédules de ma beauté. Elle sera inventoriée, et chaque parcelle, chaque article sera coté dans mon testament ; par exemple, *item*, deux lèvres passablement vermeilles : *item*, deux yeux gris avec des paupières dessus : *item*, un cou, un menton, et ainsi de suite. Avez-vous été envoyé ici pour faire mon estimation ?

VIOLA
Je vois ce que vous êtes : vous êtes trop fière ; mais fussiez-vous le diable, vous êtes belle : mon seigneur et maître vous aime. Oh ! un pareil amour mérite d'être récompensé, fussiez-vous couronnée comme la beauté incomparable.

OLIVIA
Comment m'aime-t-il ?

VIOLA
Avec des adorations, des larmes fécondes, des gémissements qui tonnent l'amour, et des soupirs de feu[27].

OLIVIA
Votre maître connaît mes dispositions : je ne puis l'aimer. Cependant je le crois vertueux, je sais qu'il est noble, d'un rang illustre, d'une jeunesse sans tache et dans toute sa fraîcheur. Il a les suffrages de tout le monde ; il est libéral, savant et vaillant ; et plein de grâce dans sa taille et sa tournure ; mais malgré toutes ces qualités, je ne puis l'aimer : il y a longtemps qu'il aurait dû se le tenir pour dit.

VIOLA
Si je vous aimais de toute la passion de mon maître, si je souffrais comme il souffre, si ma vie était une mort, je ne trouverais aucun sens dans votre refus, et je ne le comprendrais pas.

OLIVIA
Eh ! que feriez-vous ?

VIOLA
Je me bâtirais une cabane de saule[28] à votre porte, et j'irais voir mon âme dans sa demeure ; je composerais des chants loyaux sur l'amour méprisé, et je les chanterais de toute ma voix même au milieu de la nuit ; je crierais votre nom aux collines qui le répercuteraient, et je forcerais la babillarde commère de l'air à répéter *Olivia* ! Oh ! vous ne pourriez trouver de repos entre les éléments de l'air et de la terre, que vous n'eussiez eu pitié de moi.

OLIVIA
Vous pourriez faire beaucoup de choses ! Quelle est votre parenté ?

VIOLA
Au-dessus de ma fortune ; et cependant ma fortune est suffisante : je suis gentilhomme.

OLIVIA
Retournez vers votre maître : je ne puis l'aimer ; qu'il n'envoie plus chez moi ; à moins que, par hasard, vous ne reveniez encore, pour me dire comment il prend la chose. Adieu ! je vous remercie de vos peines ; dépensez ceci pour l'amour de moi.

27. Ridicule jeté sur les hyperboles amoureuses.
28. Arbre de la mélancolie et des amants.

VIOLA
Je ne suis point un messager à gages, madame : gardez votre bourse ; c'est mon maître, et non pas moi, qui a besoin de récompense. Puisse l'amour changer en pierre le coeur de celui que vous aimerez ; et que votre ardeur, comme celle de mon maître, ne rencontre que le mépris ! Adieu, beauté cruelle.

[*Elle sort.*]

OLIVIA
Quelle est votre parenté ?—Au-dessus de ma fortune, répond-il, *et pourtant ma fortune est suffisante.—Je suis gentilhomme.* Oui, je le jurerais, que tu l'es en effet. Ton langage, ta physionomie, ta tournure, tes actions et tes sentiments te donnent dix fois des armoiries.—N'allons pas trop vite.—Doucement, doucement ! Si le maître était le serviteur ! Allons donc !—Comment peut-on prendre si promptement la contagion ? Il me semble que je sens toutes les perfections de ce jeune homme se glisser furtivement et subtilement dans mes yeux. Allons, soit.—Holà, Malvolio !

[*Rentre* MALVOLIO.]

MALVOLIO
Me voici, madame, à vos ordres.

OLIVIA
Cours après ce messager impertinent, l'homme du comte : il a laissé cette bague ici malgré moi ; dis-lui que je n'en veux point. Recommande-lui bien de ne pas flatter son maître, et de ne pas nourrir ses espérances : je ne suis point pour lui. Si le jeune homme veut revenir ici demain, je lui expliquerai les raisons de mon refus. Cours vite, Malvolio.

MALVOLIO
Madame, j'y cours.

[*Il sort.*]

OLIVIA
Je ne sais trop ce que je fais ; et je crains de trouver que mes yeux sont des flatteurs qui en imposent à mon jugement [29]. Destin, montre ta

29. Mine eye too great a flatterer for my mind.

puissance : nous ne disposons pas de nous-mêmes. Ce qui est décrété doit arriver ; qu'il en soit fait ainsi !

[*Elle sort.*]

Acte deuxième

Scène I

[*Le bord de la mer.*]

[ANTONIO, SÉBASTIEN.]

ANTONIO
Vous ne voulez pas rester plus longtemps ? Et vous ne voulez pas que je vous accompagne ?

SÉBASTIEN
Non, je vous en prie ; mon étoile jette sur moi une clarté sinistre : la malignité de ma destinée pourrait peut-être empoisonner la vôtre. Je vous demanderai donc la permission de porter mes maux tout seul : ce serait bien mal reconnaître votre amitié pour moi, que d'en faire retomber une partie sur vous.

ANTONIO
Faites-moi connaître au moins en quel lieu vous vous proposez d'aller.

SÉBASTIEN
Non, non, monsieur ; le voyage que j'ai résolu est une véritable extravagance.—Cependant je remarque en vous une discrétion si délicate que vous ne chercherez pas à m'extorquer le secret que je veux garder... Et la politesse me fait un devoir de vous le révéler moi-même. Il faut donc que vous sachiez de moi, Antonio, que mon nom est Sébastien, que j'ai changé en celui de Rodrigo ; mon père

était ce Sébastien de Messaline, dont je sais que vous avez ouï parler. Il a laissé après lui deux enfants, moi, et une soeur, tous deux nés à la même heure : s'il eût plu au ciel, nous aurions de même fini notre vie ensemble ; mais, vous, monsieur, vous avez changé mes destins ; car quelques heures avant que vous m'ayez retiré des abîmes de la mer, ma soeur était noyée.

ANTONIO
Hélas ! funeste jour !

SÉBASTIEN
Une jeune personne, monsieur, qui, quoiqu'on dît qu'elle me ressemblait beaucoup, passait pour belle aux yeux de beaucoup de gens. Il ne me convient pas à moi d'oser avoir d'elle une aussi haute idée que les autres ; mais du moins puis-je assurer hardiment qu'elle portait une âme que l'envie même était forcée de dire belle. Elle est noyée, monsieur, dans l'eau salée, et il me semble que je vais encore y noyer son souvenir.

ANTONIO
Excusez-moi, monsieur, de la mauvaise chère que je vous ai fait faire.

SÉBASTIEN
Cher Antonio, c'est moi qui vous prie de me pardonner l'embarras que je vous ai causé.

ANTONIO
Si, pour prix de mon amitié, vous ne voulez pas me tuer, permettez-moi d'être votre serviteur.

SÉBASTIEN
Si vous ne voulez pas détruire votre ouvrage, je veux dire, tuer celui que vous avez sauvé, n'exigez pas cela de moi. Adieu, en un mot : mon coeur est plein de reconnaissance ; et je suis encore si près d'avoir les manières de ma mère, qu'un peu plus et mes yeux vont me trahir. Je vais à la cour du comte Orsino : adieu.

[*Il sort.*]

ANTONIO
Que la bonté de tous les dieux ensemble accompagne tes pas ! J'ai beaucoup d'ennemis à la cour d'Orsino ; sans cela, je ne tarderais pas à t'y revoir.—Mais, advienne que pourra, je t'adore tant, que pour toi

tous les dangers me sembleront un jeu, et je veux y aller.

[*Il sort.*]

Scène II

[*Une rue.*]

[VIOLA *entre,* MALVOLIO *la suit.*]

MALVOLIO
N'étiez-vous pas, il y a un moment, avec la comtesse Olivia ?

VIOLA
A l'instant même, monsieur ; en marchant d'un pas ordinaire je ne suis encore arrivé qu'ici.

MALVOLIO
Elle vous renvoie cette bague, monsieur ; vous auriez pu m'épargner cette peine, et la reprendre vous-même. Elle ajoute, en outre, que vous ayez à bien assurer votre maître qu'il peut désespérer, et qu'elle ne veut point de lui ; et ceci encore, que vous n'ayez jamais la hardiesse de revenir négocier pour lui, à moins que ce ne soit pour rapporter la manière dont votre seigneur, entendez-le bien, aura pris son refus.

VIOLA
Elle a reçu cette bague de moi : je n'en veux point.

MALVOLIO
Allons, monsieur, vous la lui avez méchamment jetée : et son intention est qu'elle vous soit rendue. [*Il la jette à ses pieds.*] Si elle vaut la peine que vous vous baissiez, la voilà sous vos yeux ; sinon, qu'elle soit à celui qui la trouvera.

[*Il sort.*]

VIOLA
Je n'ai point laissé de bague chez elle ; que veut dire cette dame ? Que ma fortune ne permette pas que ma figure l'ait charmée !—Elle m'a bien

regardée, et si attentivement qu'il me semblait que ses yeux égaraient sa langue ; car elle ne me parlait que par mots interrompus et d'un air distrait. Elle m'aime sûrement. C'est une ruse de sa passion qui m'invite à la revoir par ce grossier messager. Ce n'est point du tout une bague de mon maître ! D'abord, il ne lui en a point envoyé ; c'est pour moi-même.—Si cela est (comme cela est en effet), pauvre femme, il vaudrait mieux pour elle être amoureuse d'un songe ! Déguisement, tu es, je le vois, une méchanceté, dont l'adroit ennemi du genre humain sait tirer grand parti. Combien il est aisé à ceux qui ont quelques appas pour tromper de faire impression sur la molle cire du coeur des femmes ! Hélas ! c'est la faute de notre fragilité, et non pas la nôtre ; car nous sommes ce que nous avons été faites. Comment ceci s'arrangera-t-il ? Mon maître l'aime passionnément ; et moi, pauvre fille métamorphosée, je suis aussi éprise de lui. Et elle, dans sa méprise, parait raffoler de moi. Qu'est-ce que tout ceci deviendra ? Mon état me fait désespérer de l'amour de mon maître ; et étant une femme, hélas ! que d'inutiles soupirs poussera l'infortunée Olivia ! O temps ! c'est à toi de débrouiller ceci et non à moi : le noeud est trop compliqué pour que je le puisse dénouer.

[*Elle sort.*]

Scène III

[*Appartement de la maison d'*OLIVIA.]

[SIR TOBIE BELCH, SIR ANDRÉ *AGUE-CHEEK*.]

SIR TOBIE
Approchez, sir André. N'être pas au lit après minuit, c'est être levé de bonne heure ; et *diluculo surgere*[30]....., vous savez....

SIR ANDRÉ
Non, en bonne foi, je ne sais pas, moi ; mais je sais qu'être levé tard c'est être levé tard.

30. «Se lever au petit jour est utile à la santé,» adage latin.

SIR TOBIE
Fausse conclusion, que je hais autant qu'un flacon vide ! Être debout après minuit, et aller alors au lit, c'est se coucher matin ; en sorte qu'aller se coucher après minuit, c'est aller se coucher de bonne heure. Notre vie n'est-elle pas composée de quatre éléments ?

SIR ANDRÉ
On le dit : mais je crois, moi, qu'elle est plutôt composée du boire et du manger.

SIR TOBIE
Vous êtes un savant : allons donc manger et boire.—Holà ! Marianne, entendez-vous ?—Un flacon de vin.

[*Entre* LE BOUFFON.]

SIR ANDRÉ
Voici, ma foi, le fou qui vient.

LE BOUFFON
Eh bien ! mes coeurs ? N'avez-vous jamais vu notre portrait à nous trois ?

SIR TOBIE
Sois le bienvenu, ânon ; allons, une chanson.

SIR ANDRÉ
Sur ma foi, ce fou a une excellente voix ! Je voudrais pour quarante shillings avoir sa jambe, et une voix pour chanter aussi douce que celle du fou. En vérité, tu étais dans tes plus charmantes folies hier au soir, lorsque tu parlas de Pigrogromitus, des Vapians passant l'équinoxiale de Queubus : cela était excellent, en vérité ; je t'ai envoyé douze sous pour ta bonne amie ; les as-tu reçus ?

LE BOUFFON
Oui, j'ai remis ta gracieuseté à mon jupon court ; car le nez de Malvolio n'est pas un manche de fouet[31] ; madame a la main blanche, et le myrmidon n'est pas un bouchon.

SIR ANDRÉ
Excellent ! c'est la plus jolie folie pour la fin. Allons, une chanson.

31. A whipstock, il a l'odorat fin.

SIR TOBIE
Avance ; voilà douze sous pour toi ; chante-nous une chanson.

SIR ANDRÉ
Voilà encore un teston de moi ; si un chevalier donne....

LE BOUFFON
Voudriez-vous une chanson d'amour, ou une chanson morale ?

SIR TOBIE
Une chanson d'amour, une chanson d'amour !

SIR ANDRÉ
Oui, oui ; je ne me soucie point de morale.
LE BOUFFON *chante.*
O ma maîtresse ! où êtes-vous errante ?
Arrêtez et m'écoutez : Votre sincère amant s'avance,
Votre amant qui peut chanter haut ou bas.
Ne trotte pas plus loin, mon cher coeur :
Les voyages finissent par la rencontre des amants,
C'est ce que sait le fils de tout homme sage.

SIR ANDRÉ
Admirable, en vérité !

SIR TOBIE
Bien, très-bien.
LE BOUFFON.
Qu'est-ce que l'amour ? Il n'est pas fait pour l'avenir.
La joie présente fait rire dans le présent ;
Ce qui est à venir est encore incertain ;
Il n'y a point de moisson à recueillir des délais.
Viens donc, ma chérie, me donner vingt baisers,
La jeunesse est une étoffe qui ne peut durer.

SIR ANDRÉ
Une voix douce comme du miel, aussi vrai que je suis chevalier.

SIR TOBIE
Une voix contagieuse !

SIR ANDRÉ
Des plus douces et des plus contagieuses, sur ma foi.

SIR TOBIE
A entendre par le nez, c'est une douce contagion[32]. Mais commencerons-nous une danse de tourne-ciel[33] ? Éveillerons-nous la chouette par un canon, qui ravisse les trois âmes[34] d'un tisserand ? Ferons-nous cela ?

SIR ANDRÉ
Si vous m'aimez, faisons-le. Allons, commence. Je suis un chien pour les canons.

LE BOUFFON
Par Notre-Dame, monsieur, il y a des chiens qui vont bien au canon.

SIR ANDRÉ
Certainement ; chantons : *Coquin, tais-toi.*

LE BOUFFON
Tais-toi, coquin, chevalier ? Je serai donc forcé de vous appeler coquin, chevalier ?

SIR ANDRÉ
Ce n'est pas la première fois que j'ai forcé un homme à m'appeler coquin. Commence, fou ; la chanson commence par *Tais-toi.*

LE BOUFFON
Je ne commencerai jamais si je me tais.

SIR ANDRÉ
Bon là, ma foi. Allons, commence.

[*Ils chantent.*]

[*Entre* MARIE.]

MARIE
Quels hurlements de chats faites-vous donc ici ? Si ma maîtresse n'a pas appelé son intendant, Malvolio, et ne lui a pas ordonné de vous mettre à la porte, ne me croyez jamais.

SIR TOBIE
Madame est une Catayenne[35] ; nous sommes des politiques : Malvolio

32. A dulcet in contagion, jeu de mots intraduisible.
33. A welkin-dance, boire jusqu'à ce que le ciel tourne sur nos têtes.
34. Apparemment l'âme végétative, l'âme sensitive et l'âme raisonnable.

est une canaille, et *nous sommes trois joyeux garçons*[36]. Ne suis-je pas son parent ? Ne suis-je pas de son sang ? Foin de madame !—[*Chantant.*] *Il était un homme à Babylone, madame, madame.*

LE BOUFFON
Malepeste ! le chevalier est dans une merveilleuse folie.

SIR ANDRÉ
Oui, il s'en tire assez bien, quand il est bien disposé, et moi aussi : il fait le fou avec plus de grâce que moi ; mais je le fais plus au naturel.

SIR TOBIE
[*chantant*] *Ah ! le douzième jour de décembre.*

MARIE
Au nom de Dieu, taisez-vous.

[*Entre* MALVOLIO.]

MALVOLIO
Hé ! mes maîtres, êtes-vous fous ? ou qu'êtes-vous donc ? N'avez-vous ni esprit, ni savoir-vivre, ni honnêteté, pour bavarder comme des chaudronniers à cette heure de la nuit ? Faites-vous une taverne de la maison de madame, que vous vous égosillez ainsi à crier vos airs de tailleurs, sans adoucir ou baisser vos voix ? N'avez-vous donc aucun respect pour le lieu, les personnes et les temps ?

SIR TOBIE
Nous avons gardé les temps, monsieur, dans nos canons. Allez au diable[37].

MALVOLIO
Sir Tobie, il faut que je sois tout rond avec vous. Ma maîtresse m'a donné ordre de vous dire que, quoiqu'elle vous reçoive comme son parent, elle n'a point de parenté avec vos désordres. Si vous pouvez vous séparer de votre mauvaise conduite, vous serez toujours le bienvenu dans sa maison : sinon, s'il vous plaisait de prendre congé d'elle, elle est toute disposée à vous faire ses adieux.

35. «Terme de mépris, dont l'origine est indifférente.» (STEEVENS.)

36. Malvolio is a peg-a-ramsey, and three merry men be we. Ces derniers mots sont le commencement d'une chanson ; Peg-a-ramsey est le titre d'une ballade ancienne.

37. C'est le sens qu'il faut donner, selon Malone, à ces mots : Sneck up.

SIR TOBIE
[*chantant*] *Adieu, cher coeur, puisqu'il faut que je parte*[38].

MALVOLIO
Oui, bon sir Tobie.

SIR TOBIE
[*chantant*] *Ses yeux dénotent que ses jours sont bientôt à leur fin.*

MALVOLIO
Les choses en sont-elles là ?

SIR TOBIE
[*chantant*] *Mais moi, je ne mourrai jamais.*

LE BOUFFON
En cela vous mentez, sir Tobie.

MALVOLIO
Pour cela, je suis très-disposé à vous croire.

SIR TOBIE
[*en chantant*] *Lui dirai-je de s'en aller ?*

LE BOUFFON
Et quand vous le feriez ?

SIR TOBIE
Lui dirai-je de s'en aller, sans le ménager ?

LE BOUFFON
Oh ! non, non, vous n'oseriez.

SIR TOBIE
Vous détonnez, l'ami ; vous mentez.—Êtes-vous plus qu'un intendant ? Croyez-vous que, parce que vous êtes vertueux[39], il n'y aura plus ni gâteaux, ni bière ?

LE BOUFFON
Oui, par sainte Anne, et le gingembre aussi sera chaud dans la bouche.

38. Chanson qu'on trouve dans le recueil de Percy.
39. C'était la coutume de faire des gâteaux en famille à la Toussaint. Les puritains traitaient cette coutume de superstition.

SIR TOBIE
Tu as raison.—Allez, monsieur, allez frotter votre chaîne avec de la mie de pain [40]. Un flacon de vin, Marie !

MALVOLIO
Mademoiselle Marie, si vous faisiez quelque cas de la faveur de ma maîtresse, vous ne voudriez pas prêter les mains à cette conduite grossière ; ma maîtresse en sera informée, je vous le jure.

[*Il sort.*]

MARIE
Va secouer les oreilles.

SIR ANDRÉ
Lui donner un rendez-vous en duel, et puis lui manquer de parole et se jouer de lui, ce serait une aussi bonne oeuvre que de boire quand on a faim.

SIR TOBIE
Faites cela, chevalier. Je vais vous écrire un cartel ou je lui ferai connaître de vive voix votre indignation contre lui.

MARIE
Mon cher sir Tobie, soyez patient pour ce soir ; depuis que le jeune page du comte a vu aujourd'hui ma maîtresse, elle est fort troublée. Quant à monsieur Malvolio, laissez-moi faire : si je ne le mystifie pas au point de le faire passer en proverbe, et de le rendre un objet de risée publique, croyez que je n'ai pas assez d'esprit pour me coucher tout à l'heure dans mon lit ; je sais que je suis en état de le faire.

SIR TOBIE
Instruis, instruis-nous : conte-nous quelque chose de lui.

MARIE
Ma foi, monsieur, il est quelquefois une espèce de puritain.

SIR ANDRÉ
Oh ! si je le croyais, je le battrais comme un chien.

40. «Les intendants ou maîtres d'hôtel portaient au cou une chaîne en signe de supériorité sur les autres domestiques ; et le meilleur moyen d'éclaircir un métal, c'est de le frotter avec de la mie de pain.» (STEEVENS.)

SIR TOBIE
Quoi, pour être puritain ? Ta sublime raison, cher chevalier ?

SIR ANDRÉ
Je n'ai point de sublime raison pour cela, mais j'ai d'assez bonnes raisons.

MARIE
Le diable, c'est qu'il n'est pas toujours un puritain, ni quoi que ce soit avec suite, si ce n'est un serviteur des circonstances ; un sot plein d'affectation qui sait par coeur les affaires d'État, sans livre et sans étude, et vous débite sa science par grands morceaux ; un homme qui a la meilleure opinion de lui-même, et si farci, à ce qu'il s'imagine, de perfections, que c'est un article de foi pour lui qu'on ne peut le voir sans l'aimer ; et c'est sur ce vice-là que ma vengeance trouvera matière à s'exercer.

SIR TOBIE
Que feras-tu ?

MARIE
Je glisserai sur son chemin quelques épîtres d'amour en style obscur, dans lesquelles, à la couleur de sa barbe, à la forme de sa jambe, à sa tournure, à sa démarche, à l'expression de ses yeux, à son front, à son teint, il se reconnaîtra dépeint de la manière la plus palpable. Je peux écrire tout comme ferait madame votre nièce ; nous pouvons à peine distinguer nos deux écritures dans une lettre dont le sujet est oublié.

SIR TOBIE
Excellent ! Je flaire la ruse.

SIR ANDRÉ
Elle me monte aussi au nez.

SIR TOBIE
Il croira, par des lettres que vous laisserez tomber sur son passage, qu'elles viennent de ma nièce, et qu'elle est amoureuse de lui.

MARIE
Oui, mon projet est un cheval de cette couleur-là.

SIR ANDRÉ
Et votre cheval fera de lui un âne.

MARIE
Oui, un âne, je n'en doute pas

SIR ANDRÉ
Oh ! cela sera admirable.

MARIE
Un plaisir de roi, je vous en assure. Je sais que ma médecine opérera sur lui. Je vous posterai tous deux en embuscade, et le fou fera le troisième dans un lieu où il trouvera la lettre : observez bien comme il l'interprétera. Pour ce soir, au lit ; et rêvons à l'événement. Adieu !

[*Elle sort.*]

SIR TOBIE
Bonne nuit, Penthésilée [41].

SIR ANDRÉ
Par ma foi, c'est une brave fille.

SIR TOBIE
C'est une excellente levrette, et de race pure, et une fille qui m'adore. Qu'en dites-vous ?

SIR ANDRÉ
J'ai été adoré aussi jadis, moi.

SIR TOBIE
Allons-nous mettre au lit, chevalier.—Tu aurais besoin d'envoyer demander plus d'argent.

SIR ANDRÉ
Si je ne peux regagner votre nièce, je suis dans un mauvais pas.

SIR TOBIE
Envoie demander de l'argent, chevalier : si tu ne parviens pas à la fin à l'avoir, dis que je suis un chien à la queue coupée [42].

41. Nom d'une amazone.

42. «Cut. Par les lois forestières, on coupait la queue aux chiens des paysans et roturiers.» (STEEVENS.) Selon d'autres, il faut traduire cut par cheval : «Dis que je suis un cheval.»

SIR ANDRÉ
Si je ne le fais pas, ne faites jamais fond sur ma parole ; prenez-le comme vous voudrez.

SIR TOBIE
Allons, venez, je vais brûler un peu de rhum ; il est trop tard pour aller se coucher maintenant ; allons, chevalier, venez.

[*Ils sortent.*]

Scène IV

[*Appartement dans le palais du duc.*]

[LE DUC, VIOLA, CURIO *et autres.*]

LE DUC
Faites-nous un peu de musique.—Ah ! bonjour, mes amis.—Allons, bon Césario, seulement ce morceau de chant, cette vieille chanson ancienne que nous entendîmes hier au soir. Il me semblait qu'elle soulageait beaucoup mon âme souffrante, plus que ces airs légers et ces refrains répétés dans ces mesures vives et brusques.—Allons, seulement un couplet.

CURIO
Avec la permission de Votre Altesse, celui qui pourrait le chanter n'est pas ici.

LE DUC
Qui était-ce donc !

CURIO
Feste le bouffon, seigneur ; un fou qui amusait beaucoup le père de madame Olivia : il est quelque part dans la maison.

LE DUC
Cherchez-le, et qu'on joue l'air en l'attendant.

[CURIO *sort. Musique.*]

Approche, jeune homme ; si tu aimes jamais, dans les doux transports

de ta passion souviens-toi de moi ; car tous les vrais amants sont tels que je suis, changeants et volages dans tous les autres sentiments, excepté dans la constante pensée de l'objet aimé.—Comment trouves-tu cet air ?

VIOLA
Il retentit comme un écho dans le coeur qui sert de trône à l'amour.

LE DUC
Tu en parles en maître ; je gagerais ma vie que, tout jeune que tu es, ton oeil s'est fixé sur quelque beauté qui le charme. N'est-il pas vrai, mon enfant ?

VIOLA
Un peu, avec votre permission.

LE DUC
Quelle espèce de femme est-ce ?

VIOLA
De votre complexion.

LE DUC
Elle n'est donc pas digne de toi. Quel âge, au vrai ?

VIOLA
Environ de votre âge, seigneur.

LE DUC
Elle est trop âgée, par le ciel ! Qu'une femme choisisse toujours un époux plus âgé qu'elle, c'est le moyen qu'elle lui soit plus assortie, et plus sûre de régner dans son coeur ; car, mon enfant, nous avons beau nous vanter, nous sommes plus étourdis, plus flottants dans nos caprices ; nous sommes aisément emportés par le désir et par l'inconstance ; notre amour s'use et se perd plus vite que celui des femmes.

VIOLA
Je le crois, seigneur.

LE DUC
Aie donc soin que ton amante soit plus jeune que toi, ou ton affection ne pourra durer. Les femmes sont comme les roses ; leur belle fleur, une fois épanouie, tombe dans l'heure même.

VIOLA
Et cela est vrai. Hélas ! quel triste sort que de se flétrir au moment où elles atteignent la perfection !

[*Rentrent* CURIO *et* LE BOUFFON.]

LE DUC
Allons, mon ami, la chanson que tu as chantée hier au soir. Remarque-la, Césario ; elle est ancienne et simple. Les fileuses, et celles qui tricotent au soleil, et les jeunes filles dont le coeur est libre, tout en tissant leur fil avec des outils d'os, ont coutume de la chanter : c'est la naïve vérité, et elle peint bien l'innocence de l'amour comme le bon vieux temps.

LE BOUFFON
Êtes-vous prêt, monsieur ?

LE DUC
Oui, je t'en prie, chante.
LE BOUFFON.
Viens ; ô mort ! viens ;
Qu'on me couche sous un triste cyprès :
Fuis, fuis, souffle de ma vie.
Une beauté cruelle m'a donné la mort.
Semez de branches d'if mon blanc linceul ;
Préparez-le.
Jamais homme ne joua dans la mort un rôle aussi sincère
Que le mien.

Point de fleurs, pas une douce fleur
Sur mon noir cercueil.
Point d'ami, pas un seul ami pour saluer
Mon pauvre corps et l'endroit où mes os seront jetés ;
Pour épargner mille et mille soupirs,
Ah ! couchez-moi-là,
Où l'amant, triste et fidèle, ne trouve jamais mon tombeau,
Pour y pleurer.
[*Chant.*]

LE DUC
[*lui donnant sa bourse*] *Voilà pour ta peine.*

LE BOUFFON
Il n'y a nulle peine ; j'ai du plaisir à chanter, monsieur.

LE DUC
Eh bien ! je veux te payer ton plaisir.

LE BOUFFON
A vrai dire, monsieur, le plaisir se paye une fois ou l'autre.

LE DUC
A présent, permets-moi de te quitter.

LE BOUFFON
Allons, que le dieu de la mélancolie te protège, et que ton tailleur te fasse un habit de taffetas changeant ; car ton âme est une véritable opale. Je voudrais embarquer des hommes aussi constants sur la mer, afin qu'ils eussent affaire partout, et que leur but ne fût nulle part ; car c'est là ce qui fait toujours un bon voyage de rien. Adieu.

[LE BOUFFON *sort.*]

LE DUC
Qu'on me laisse.

[CURIO *sort avec la suite du duc, excepté* VIOLA.]

Encore une fois, Césario, va trouver cette souveraine cruelle ; dis-lui que mon amour, plus noble que les trésors de l'univers, ne met aucun prix à une étendue de terres boueuses ; dis-lui que je fais des dons que la Fortune lui a accordés le cas que je fais de cette volage déesse ; mais que c'est cette merveille, cette reine des joyaux que la nature a enchâssée en elle, qui seule attire mon âme.

VIOLA
Mais, seigneur, si elle ne peut vous aimer ?

LE DUC
Je ne puis recevoir une pareille réponse.

VIOLA
Ma foi, il le faudra bien. Supposez que quelque dame, comme il en est peut-être, souffre pour l'amour de vous, dans son coeur, des tourments aussi violents que vous en souffrez pour Olivia ; vous ne pouvez l'aimer et vous le lui déclarez, n'est-elle pas forcée de recevoir votre refus ?

LE DUC
Il n'est point de coeur de femme qui puisse contenir les battements d'une passion aussi forte que celle dont l'amour tourmente mon coeur ; il n'est point de coeur de femme assez vaste pour contenir autant d'amour ; elles ne savent pas garder. Hélas ! on peut bien appeler leur amour un appétit des sens. Ce n'est qu'un goût qui irrite leur palais sans affecter leur coeur : il s'éteint dans la satiété, et finit par le dégoût et l'aversion. Mais le mien est aussi affamé que la mer, et peut digérer autant qu'elle. N'établis aucune comparaison entre l'amour qu'une femme peut concevoir pour moi, et celui que j'ai pour Olivia.

VIOLA
Oui, mais je sais....

LE DUC
Que sais-tu ?

VIOLA
Je sais trop bien l'amour que les femmes ont pour les hommes. Je vous l'assure, elles ont le coeur aussi fidèle que nous. Mon père avait une fille qui aimait un homme, comme il se pourrait par aventure que moi, si j'étais femme, j'aimasse Votre Altesse.

LE DUC
Et quelle est son histoire ?

VIOLA
Une page blanche [43], seigneur. Jamais elle n'a déclaré son amour, mais elle a laissé sa passion, cachée comme le ver dans le bouton, dévorer les roses de ses joues : elle languissait dans ses pensées ; et, pâle et mélancolique, elle était tranquille comme la patience sur un monument, souriant à la douleur. N'était-ce pas là véritablement de l'amour ? Nous autres hommes, nous pouvons en dire davantage, en jurer davantage : mais, en vérité, nos démonstrations vont plus loin que notre volonté ; car toujours nous prouvons beaucoup par nos serments, et bien peu par notre amour.

LE DUC
Mais ta soeur est-elle morte de son amour, mon enfant ?

43. A blank.

VIOLA
Je suis tout ce qui reste de filles dans la maison de mon père, et de frères aussi, et cependant je ne sais....—Seigneur, irai-je trouver cette dame ?

LE DUC
Oui, voilà ce dont il s'agit. Vole vers elle ; donne-lui ce bijou : dis-lui que mon amour ne peut céder ni supporter aucun refus.

[*Ils sortent.*]

Scène V

[*Le jardin d'*OLIVIA.]

[SIR TOBIE, SIR ANDRÉ *et* FABIAN.]

SIR TOBIE
Viens avec nous, seigneur Fabian.

FABIAN
Oui, je viendrai ; si je perds un atome de ce plaisir, que je sois rongé de mélancolie jusqu'à en mourir.

SIR TOBIE
Ne serais-tu pas bien aise de voir ce gredin, cette canaille, ce galefretier, essuyer quelque notable avanie ?

FABIAN
Oh ! j'en serais transporté. Vous savez qu'il m'a fait perdre les bonnes grâces de ma maîtresse, à l'occasion d'un combat d'ours.

SIR TOBIE
Pour le mettre en fureur, nous ferons revenir l'ours, et nous le ferons écumer de colère jusqu'à ce qu'il en soit noir et bleu. N'est-ce pas, sir André ?

SIR ANDRÉ
Si nous ne le faisons pas, c'est fait de notre vie.

[*Entre* MARIE.]

SIR TOBIE
Voici notre petite scélérate.—Eh bien ! comment vous va, mon ortie des Indes [44] ?

MARIE
Cachez-vous tous trois dans le bosquet de buis : Malvolio descend le long de cette allée ; il était là-bas, au soleil, l'air occupé, faisant des politesses à son ombre depuis une demi-heure : observez-le, je vous en prie, si vous aimez à rire ; car je suis certaine que cette lettre va faire de lui un idiot en extase. Cachez-vous, au nom de la plaisanterie ! [*Ils se cachent.*]—Tenez-vous là [MARIE *laisse tomber une lettre*] ; car voici la truite qu'il faut attraper en la chatouillant.

[MARIE *sort.*]

[*Entre* MALVOLIO.]

MALVOLIO
C'est la fortune : tout est une affaire de fortune. Marie m'a dit une fois que sa maîtresse avait du penchant pour moi, et je l'ai entendue elle-même aller jusqu'à dire que si jamais elle prenait une fantaisie, ce serait pour un homme de ma physionomie ; de plus, elle me traite avec des égards plus distingués qu'aucun de ceux qui sont attachés à son service. Que dois-je penser de tout cela ?

SIR TOBIE
Ce coquin a bien de la présomption.

FABIAN
Oh ! paix ! ses contemplations font de lui un fameux dindon ! Comme il se rengorge en étalant son plumage !

SIR ANDRÉ
Morbleu ! je vous battrais ce maraud....

SIR TOBIE
Paix ! vous dis-je.

44. «Apparemment l'ortie marine, qui abonde dans les mers de l'Inde.» (JOHNSON.)

MALVOLIO
Devenir comte Malvolio....

SIR TOBIE
Ah ! coquin....

SIR ANDRÉ
Un coup de pistolet, un coup de pistolet sur lui.

SIR TOBIE
Paix ! paix !

MALVOLIO
Il y en a des exemples. La dame de Strachy [45] a épousé un valet de garde-robe.

SIR ANDRÉ
Fi de lui, par Jézabel !

FABIAN
Oh ! paix ! L'y voilà à fond : voyez comme son imagination le gonfle !

MALVOLIO
Après avoir été marié trois mois avec elle, assis dans ma grandeur....

SIR TOBIE
Oh ! si j'avais une arbalète pour lui lancer une pierre dans l'oeil !

MALVOLIO
Appelant mes officiers autour de moi, dans ma robe de velours à ramages, après avoir quitté mon lit de repos où j'aurai laissé Olivia endormie....

SIR TOBIE
Feux et soufre !

FABIAN
Oh ! paix donc, paix !

MALVOLIO
Alors prendre l'humeur de la grandeur ; et, après avoir promené sur eux un regard dédaigneux, leur dire que je connais ma place, et que je voudrais qu'ils connussent aussi la leur.... Mander mon cousin Tobie....

45. Ce mot est resté sans explication, en dépit de tous les commentaires.

SIR TOBIE
Chaînes et verrous !

FABIAN
Oh ! paix, paix, paix : voyez, voyez.

MALVOLIO
Sept de mes gens, obéissant au premier signal, sortent pour l'aller chercher ; je parais sombre en attendant, et peut-être je remonte ma montre, ou je joue avec quelque riche bijou. Tobie s'avance ; il me fait la révérence....

SIR TOBIE
Laisserons-nous vivre ce faquin ?

FABIAN
Paix ! quand six chevaux attelés voudraient nous arracher notre silence.

MALVOLIO
Je lui tends la main ainsi, mêlant à mon sourire familier un regard austère et impérieux.

SIR TOBIE
Est-ce que sir Tobie ne vous applique pas alors un soufflet ?

MALVOLIO
En lui disant : «Cousin Tobie, puisque ma fortune a jeté votre nièce dans mes bras, accordez-moi le privilége de vous dire....

SIR TOBIE
Quoi, quoi ?

MALVOLIO
«Il faut vous corriger de votre ivrognerie.

SIR TOBIE
Veux-tu, canaille....

FABIAN
Patience, ou nous rompons tous les fils de notre plan.

MALVOLIO
«De plus, vous dépensez le trésor de votre temps avec un imbécile de chevalier.

SIR ANDRÉ
C'est moi, je vous le garantis.

MALVOLIO
«Un sir André !»

SIR ANDRÉ
Je le savais bien que c'était moi ; car bien des gens me traitent de sot.

MALVOLIO
Qu'avons-nous ici ?
[*Ramassant la lettre.*]

FABIAN
Voilà ma bécasse tout près du piége.

SIR TOBIE
Oh ! paix ! et que le génie de la gaieté lui inspire de lire tout haut.

MALVOLIO
Sur ma vie, c'est la main de ma maîtresse : voilà ses *c*, ses *v*, ses *t*, et voilà comme elle fait ses grands *P*. Il n'y a pas de doute, c'est son écriture.

SIR ANDRÉ
Ses *c*, ses *v*, ses *t*. Pourquoi cela ?

MALVOLIO
[*lisant*] *A mon bien-aimé inconnu, cette lettre et mes tendres aveux !* Juste, voilà ses phrases. Permets, cire. Doucement.... et le cachet est une Lucrèce dont elle a coutume de sceller ses lettres. C'est ma maîtresse.—A qui cela s'adresserait-il ?

FABIAN
Ceci l'enivrera : coeur et tout.
MALVOLIO, [*lisant*].
Jupiter sait que j'aime.
Mais qui ?

Lèvres, ne remuez pas ;
Nul mortel ne doit le savoir.
Nul mortel ne doit le savoir ? Voyons la suite : la mesure est changée.
Nul mortel ne doit le savoir. Si c'était toi, Malvolio !

SIR TOBIE
Je te le conseille : va te pendre, blaireau.
MALVOLIO [*continue de lire*].
Je pourrais commander où j'adore,
Mais le silence, comme le poignard de Lucrèce,
Déchire mon coeur sans l'ensanglanter.
M.O.A.I, règne sur ma vie.

FABIAN
Une énigme dans le grand genre !

SIR TOBIE
C'est une fille admirable, par ma foi !

MALVOLIO
M.O.A.I. règne sur ma vie. Mais d'abord, voyons, voyons.

FABIAN
Quel plat de poisson elle lui a servi là !

SIR TOBIE
Et avec quelle avidité ce faucon sauvage vole à cet appât !

MALVOLIO
Je puis commander où j'adore. En effet elle peut me commander. Je la sers : elle est ma maîtresse. Oh ! voilà qui est évident pour toute intelligence ordinaire ; il n'y a pas de difficulté là.... Et la fin ?... que signifie cet arrangement alphabétique ? Si je pouvais le faire un peu ressembler à mon nom..... doucement. *M.O.A.I.*

SIR TOBIE
Oh ! oui, viens-en à bout : le voilà maintenant dérouté et en défaut.

FABIAN
Sowter [46] va donner de la voix là-dessus, quoique cela sente aussi fort qu'un renard.

MALVOLIO
M—Malvolio.—Eh bien ! c'est la lettre initiale de mon nom.

FABIAN
Ne vous ai-je pas bien dit qu'il ferait quelque chose de ces lettres ? Oh !

46. Nom de chien de chasse.

c'est un excellent chien quand on est en défaut !

MALVOLIO
M—Oui.... mais nulle consonnance avec la suite : cela demande preuve. Ce serait un *A* qui devrait suivre, et c'est un *O*.

FABIAN
Et *O*[47] suivra, j'espère.

SIR TOBIE
Ou je le bâtonnerai et lui ferai crier *O*.

MALVOLIO
C'est l'*I* qui vient par derrière.

FABIAN
Oui, si vous aviez un oeil[48] par derrière, vous pourriez voir plus de châtiments à vos talons que de bonnes fortunes devant vous.

MALVOLIO
M.O.A.I, cela ne s'ajuste pas si bien qu'auparavant ; et pourtant en forçant un peu, l'apparence pourrait pencher vers moi : car chacune de ces lettres se trouve dans mon nom. Doucement : voyons ; voici de la prose qui suit : *«Si cette lettre tombe dans tes mains, médite-la. Mon étoile m'a placée au-dessus de toi ; mais ne t'effraye point de la grandeur. Quelques-uns naissent grands ; d'autres parviennent à la grandeur, et il en est que la grandeur vient chercher elle-même. Ta destinée t'ouvre les bras, que ton audace et ton courage l'embrassent. Et pour l'accoutumer à ce que tu dois vraisemblablement devenir, sors de ton humble obscurité, et parais fier et brillant. Sois contredisant avec un parent, hautain avec les serviteurs : que ta bouche raisonne politique, prends les manières d'un homme original. Voilà les conseils que donne celle qui soupire pour toi. Souviens-toi de celle qui fit l'éloge de tes bas jaunes et qui souhaita de te voir toujours les jarretières croisées. Souviens-t'en, je te le répète. Va, poursuis : ta fortune est faite, si tu le veux ; si tu ne le veux pas, reste donc un simple intendant, le compagnon des valets, et un homme indigne de toucher la main de la fortune. Adieu : celle qui voudrait changer d'état avec toi.*—L'HEUREUSE INFORTUNÉE.» La lumière du jour et la plaine ouverte n'en montrent pas davantage : cela

47. Allusion à la forme d'un collier de chasse.
48. Jeu de mots sur I et eye, oeil, qui se prononcent de la même manière.

est évident. Je veux devenir fier ; lire les auteurs politiques ; je contrecarrerai sir Tobie ; je me décrasserai de mes grossières connaissances ; je serai tiré à quatre épingles ; je deviendrai l'homme par excellence.—Je ne fais pas maintenant l'imbécile ; je ne laisse pas mon imagination se jouer de moi : car toutes sortes de raisons concourent à me prouver que ma maîtresse est amoureuse de moi : elle louait dernièrement mes bas jaunes ; elle a vanté ma jambe et sa jarretière ; et dans cette lettre elle se découvre elle-même à mon amour ; c'est avec une espèce d'injonction, qu'elle m'invite à porter les parures qu'elle préfère. Je rends grâces à mon étoile ; je suis heureux. Je me singulariserai, je me pavanerai, en bas jaunes, et en riches jarretières, et tout cela le temps de les mettre. Louange à Jupiter et à mon étoile !—Ah ! voici encore un post-scriptum.—*«Il est impossible que tu ne devines pas qui je suis. Si tu agrées mon amour, fais-le voir dans ton sourire : ton sourire te sied à merveille : souris donc toujours en ma présence, mon doux ami, je t'en conjure.»* O Jupiter, je te remercie.—Je sourirai : je ferai tout ce que tu voudras que je fasse.

[*Il sort.*]

FABIAN
Je ne donnerais pas ma part de cette scène divertissante pour une pension de mille roupies que me payerait le sophi [49].

SIR TOBIE
J'épouserais cette fille pour cette seule invention.

SIR ANDRÉ
Et moi aussi.

SIR TOBIE
Et sans lui demander d'autre dot qu'une seconde plaisanterie pareille.

SIR ANDRÉ
J'en dis autant.

[*Entre* MARIE.]

49. Allusion à sir Robert Shirley, ambassadeur près du sophi.

FABIAN
Voilà venir celle qui attrape si bien les dupes.

SIR TOBIE
[*à* MARIE] Veux-tu mettre ton pied sur ma tête ?

SIR ANDRÉ
Ou sur la mienne ?

SIR TOBIE
Jouerai-je avec toi ma liberté, aux dames ? Et deviendrai-je ton esclave ?

SIR ANDRÉ
Oui, d'honneur ; ou veux-tu que ce soit moi ?

SIR TOBIE
Tu l'as plongé dans un tel rêve, que quand il en perdra l'image, il en deviendra fou.

MARIE
Allons, dites la vérité : cela fait-il effet sur lui ?

SIR TOBIE
Comme l'eau-de-vie sur une sage-femme.

MARIE
Alors, si vous voulez voir les fruits de cette farce, remarquez bien son premier abord devant ma maîtresse. Il va aller la trouver en bas jaunes, et c'est une couleur qu'elle abhorre ; les jarretières en croix, mode qu'elle déteste ; et il va lui faire des sourires qui cadreront si mal avec la tristesse et la mélancolie où elle est plongée, qu'il est impossible qu'il n'en résulte pas pour lui le plus insigne mépris ; si vous voulez le voir, suivez-moi.

SIR TOBIE
Je te suivrais aux portes du Tartare merveilleux démon d'esprit.

SIR ANDRÉ
Je veux en être aussi.

[*Ils sortent.*]

Acte troisième

Scène I

[*Le jardin d'*OLIVIA.]

[VIOLA, LE BOUFFON *avec un tambourin.*]

VIOLA
Avec ta permission, l'ami, et celle de ta musique, vis-tu avec ton tambourin [50].

LE BOUFFON
Non, monsieur ; je vis avec l'église.

VIOLA
Es-tu un homme d'église ?

LE BOUFFON
Rien de pareil, monsieur ; je vis à côté de l'église, car je vis dans ma maison, et ma maison est près de l'église.

VIOLA
Tu pourrais donc dire de même que le roi vit près d'un mendiant, si un mendiant habite près de lui ; ou que l'église est à côté de ton tambourin, si ton tambourin est *près* de l'église.

50. Équivoque sur le mot by, qui peut exprimer également par et près de.

LE BOUFFON
Vous l'avez dit, monsieur.—Ce que c'est que ce siècle !—une phrase n'est qu'un gant de peau de daim dans les mains d'un homme d'esprit : avec quelle rapidité il sait la retourner à l'envers !

VIOLA
Oui, cela est certain : ceux qui savent jouer adroitement avec les mots peuvent aisément les rendre libertins.

LE BOUFFON
En ce cas, je voudrais bien que ma soeur n'eût pas eu de nom, monsieur.

VIOLA
Pourquoi, l'ami ?

LE BOUFFON
Pourquoi, monsieur ? C'est que son nom est un mot ; et en jouant sur ce mot, on pourrait rendre ma soeur libertine ; mais à vrai dire, les mots sont devenus de vrais coquins, depuis que les billets les ont déshonorés.

VIOLA
La raison ?

LE BOUFFON
Vraiment, monsieur, je ne puis vous en donner aucune sans paroles, et les paroles sont devenues si fausses que je suis dégoûté de m'en servir pour prouver la raison.

VIOLA
Je garantis que tu es un joyeux drôle, et qui n'as souci de rien.

LE BOUFFON
Non pas, s'il vous plaît, monsieur, je me soucie de quelque chose ; mais en conscience, monsieur, je ne me soucie pas de vous : si cela s'appelle n'avoir souci de rien, monsieur, je voudrais que cela pût vous rendre invisible.

VIOLA
N'es-tu pas le fou de madame Olivia ?

LE BOUFFON
Non, en vérité, monsieur. Madame Olivia n'a point de folie, et elle n'entretiendra de fou, monsieur, jusqu'à ce qu'elle soit mariée ; car les fous ressemblent aux maris, comme les harenguets aux harengs. Le

mari est le plus gros. Je ne suis vraiment point son fou ; je ne suis que son corrupteur de mots.

VIOLA
Je t'ai vu dernièrement chez le comte Orsino.

LE BOUFFON
La folie, monsieur, fait le tour du globe comme le soleil ; elle brille partout. Je serais bien fâché, monsieur, que le fou fût aussi souvent avec votre maître qu'il l'est avec ma maîtresse.—Je crois avoir aperçu *votre sagesse* dans la même maison.

VIOLA
Allons, si tu veux l'exercer sur moi, nous n'aurons pas un mot de plus ensemble. Tiens, voilà de quoi dépenser.

LE BOUFFON
Ah ! que Jupiter, à sa première occasion de cheveux, vous envoie une barbe !

VIOLA
Ma foi, je te dirai..... que je suis presque malade d'amour pour une barbe : quoique je ne voulusse pas la voir croître sur mon menton.—Ta maîtresse est-elle chez elle ?

LE BOUFFON
[*regardant l'argent*] Un couple de cette espèce ne pourrait-il pas multiplier, monsieur ?

VIOLA
Oui, si on les tenait ensemble et qu'on les mît en oeuvre.

LE BOUFFON
Je jouerais alors le rôle du seigneur Pandare de Phrygie, monsieur, en amenant une Cressida à ce Troïlus.

VIOLA
Je te comprends, l'ami ; c'est mendier adroitement.

LE BOUFFON
Ce n'est pas une grande affaire, monsieur ; j'espère, puisque je ne demande qu'une mendiante : Cressida était une mendiante. Ma maîtresse est chez elle, monsieur, je veux lui *déduire* d'où vous venez : quant à ce que vous désirez, cela est hors de mon *firmament* ; j'aurais pu dire

élément ; mais ce mot est suranné.

[*Il sort.*]

VIOLA
Cet original est assez sensé pour jouer le fou ; et pour bien faire le fou, cela demande une sorte d'esprit. Il faut qu'il observe l'humeur de ceux qu'il plaisante, la qualité des personnes et les circonstances ; et qu'il n'aille pas, comme le faucon non dressé, fondre sur toutes les plumes qui passent devant ses yeux. C'est là un travail, aussi difficile que l'art de l'homme sensé ; car la folie qu'on montre à propos est de saison : mais la folie des sages qui extravaguent ternit leur sagesse.

[*Entrent* SIR TOBIE *et* SIR ANDRÉ.]

SIR ANDRÉ
Salut à vous, mon gentilhomme.

VIOLA
Et à vous, monsieur.

SIR TOBIE
Dieu vous garde, monsieur [51].

VIOLA
Et vous aussi ; votre serviteur.

SIR ANDRÉ
J'espère, monsieur, que vous l'êtes comme je suis le vôtre.

SIR TOBIE
Voulez-vous approcher de la maison ? Ma nièce est fort désireuse de vous y voir entrer, si c'est à elle que vous avez affaire.

VIOLA
Je me rends chez votre nièce, monsieur ; je veux dire qu'elle est le but de mon voyage.

SIR TOBIE
Tâtez vos jambes, monsieur ; mettez-les en mouvement.

51. Les mots sont en français dans l'original.

VIOLA
Mes jambes m'entendent mieux, monsieur, que je n'entends ce que vous voulez dire en me disant de tâter mes jambes.

SIR TOBIE
Je veux dire que vous marchiez, monsieur, que vous entriez.

VIOLA
Je vous répondrai en marchant et en entrant ; mais nous sommes prévenus.

[*Entrent* OLIVIA *et* MARIE.]

Excellente et parfaite dame, que le ciel fasse pleuvoir ses parfums sur vous !

SIR ANDRÉ
Ce jeune homme est un fameux courtisan. *Pleuvoir des parfums !* A merveille !

VIOLA
Mon message n'a de voix, belle dame, que pour votre oreille indulgente et libérale.

SIR ANDRÉ
Des parfums ! libérale ! indulgente ! Je veux avoir ces trois mots tout prêts.

OLIVIA
Qu'on ferme la porte du jardin, et qu'on me laisse l'entendre seule.

[SIR TOBIE, SIR ANDRÉ *et* MARIE *sortent.*]

Donnez-moi votre main, monsieur.

VIOLA
Mon humble respect, madame, et mon dévouement à votre service.

OLIVIA
Quel est votre nom ?

VIOLA
Césario est le nom de votre serviteur, belle princesse.

OLIVIA
Mon serviteur, monsieur ! Jamais il n'y a eu de joie dans le monde, depuis qu'on a appelé compliments d'humbles mensonges. Vous êtes le serviteur du comte Orsino, jeune homme.

VIOLA
Et lui est le vôtre, et les siens sont nécessairement les vôtres. Le serviteur de votre serviteur est votre serviteur, madame.

OLIVIA
Pour le comte, je ne songe pas à lui : quant à ses pensées, je voudrais qu'elles fussent vides plutôt que pleines de moi !

VIOLA
Madame, je viens pour éveiller vos bonnes pensées en sa faveur.

OLIVIA
Oh ! avec votre permission, je vous prie, je vous ai ordonné de ne me jamais reparler de lui ; mais si vous vouliez entamer une autre négociation j'aurais plus de plaisir à vous l'entendre traiter, qu'à écouter l'harmonie des sphères.

VIOLA
Chère dame.....

OLIVIA
Permettez, je vous prie, j'ai envoyé après votre dernière apparition pleine de charme, une bague sur vos traces : c'est ainsi que je me suis trompée moi-même, et mon valet ; et, j'en ai peur, vous aussi. Il faut que je me soumette à vos dures interprétations pour vous forcer, par une ruse honteuse, à prendre ce que vous saviez n'être pas à vous. Que pouvez-vous penser ? N'avez-vous pas mis mon honneur au pilori pour l'exposer aux attaques de toutes les pensées déchaînées que peut concevoir un coeur tyrannique ? Pour un homme de votre pénétration, c'est vous en montrer assez : au lieu du sein qui le cachait, ce n'est plus qu'une gaze qui voile mon pauvre coeur. A présent, que je vous entende me répondre.

VIOLA
Je vous plains.

OLIVIA
C'est déjà un pas vers l'amour.

VIOLA
Non, ce n'est pas un pas ; car il est d'expérience journalière que très-souvent nous plaignons nos ennemis.

OLIVIA
Allons, il me semble qu'il est encore temps d'en rire. O monde ! que le pauvre est prompt à s'enorgueillir ! S'il faut être la proie de quelqu'un, combien il vaut mieux succomber devant le lion que devant le loup ! [*L'heure sonne.*] Cette horloge me reproche la perte que je fais du temps. Rassurez-vous, bon jeune homme, je ne veux pas de vous ; et pourtant quand une fois la raison et la jeunesse seront mûries chez vous, votre femme recueillera probablement un beau mari.—Voilà votre chemin à l'occident.

VIOLA
Eh bien ! en route pour l'occident [52]. Que la grâce et la belle humeur vous accompagnent ! Vous ne voulez donc, madame, me charger de rien pour mon maître ?

OLIVIA
Arrêtez, je vous prie ; dites-moi, que pensez-vous de moi ?

VIOLA
Que vous pensez ne pas être ce que vous êtes.

OLIVIA
Si je pense cela, je le pense aussi de vous.

VIOLA
Eh bien ! vous pensez juste : je ne suis pas ce que je suis.

OLIVIA
Je voudrais que vous fussiez ce que je vous souhaiterais être.

VIOLA
Si c'était pour être mieux que je ne suis, madame, je souhaiterais que votre voeu s'accomplît ; car maintenant je suis votre jouet.

OLIVIA
Oh ! comme le dédain semble beau dans le mépris et le courroux qui se peignent sur ses lèvres ! Un meurtrier criminel ne se trahit pas plus vite

52. «Westward ho !» c'était le cri des mariniers de la Tamise à cette époque, où elle servait de grande voie de communication pour les habitants de Londres.

que l'amour qui voudrait se cacher. La nuit de l'amour est aussi claire que le plein midi. Césario, par les roses du printemps, par la virginité, par l'honneur, par la foi, par tout ce qu'il y a de plus sacré, je le jure, je t'aime tant que, malgré tes dédains, ni l'esprit, ni la raison ne peuvent cacher ma passion. Ne va pas puiser dans cet aveu des raisons ; car, quoique je te recherche, ce n'est pas pour toi un motif. Impose plutôt silence à tes raisonnements par cette réflexion : l'amour qu'on a cherché est bon, mais l'amour qui se donne sans qu'on le cherche vaut mieux.

VIOLA
Je jure, par mon innocence et par ma jeunesse, que j'ai aussi un coeur, une âme, une foi, mais qu'aucune femme ne les possède, et que jamais femme n'en sera la maîtresse que moi seule. Et adieu, chère dame ; je ne viendrai plus déplorer devant vous les larmes de mon maître.

OLIVIA
Revenez encore, peut-être pourrez-vous émouvoir et porter à goûter son amour ce coeur qui le hait maintenant.

[*Elles sortent.*]

Scène II

[*Un appartement dans la maison d'*OLIVIA.]

[SIR TOBIE, SIR ANDRÉ *et* FABIAN.]

SIR ANDRÉ
Non, par ma foi ; je ne resterai pas une minute de plus.

SIR TOBIE
Ta raison, mon cher furieux ; donne-moi ta raison.

FABIAN
Il faut absolument que vous donniez votre raison, sir André.

SIR ANDRÉ
Comment ? J'ai vu votre nièce prodiguer plus de faveurs au serviteur du comte qu'elle ne m'en a jamais accordé ; j'ai vu tout ce qui s'est passé dans le verger.

SIR TOBIE
T'a-t-elle vu pendant ce temps-là, mon vieux garçon, dis-moi cela ?

SIR ANDRÉ
Aussi clairement que je vous vois à présent.

FABIAN
C'est là une grande preuve de l'amour qu'elle a pour vous.

SIR ANDRÉ
Morbleu ! voulez-vous faire de moi un âne ?

FABIAN
Je vous prouverai la légitimité de ma conséquence, sir André, sur les témoignages du jugement et de la raison.

SIR TOBIE
Et tous les deux ont été de grands juristes, bien avant que Noé fût devenu marin.

FABIAN
Elle n'a fait un favorable accueil à ce page, en votre présence, que pour vous exaspérer, pour réveiller votre valeur endormie ; que pour vous mettre du feu dans le coeur, et du soufre dans le foie. Vous auriez dû l'aborder alors ; et par quelques fines railleries, tout fraîchement frappées à la monnaie, vous auriez pétrifié et rendu muet le jeune page : voilà ce qu'on attendait de vous, et cela a été manqué ; vous avez laissé le temps effacer la double dorure de cette occasion ; et vous voilà voguant au pôle nord de la bonne opinion de ma maîtresse. Vous y resterez suspendu comme un glaçon à la barbe d'un Hollandais, à moins que vous ne rachetiez cette faute par quelque louable tentative de valeur ou de politique.

SIR ANDRÉ
S'il faut tenter quelque chose, il faut que ce soit par la valeur, car je déteste la politique ; j'aimerais autant être un Browniste[53] qu'un politique.

SIR TOBIE
Eh bien ! en ce cas, bâtis-moi donc ta fortune sur la base de la valeur. Envoie-moi un cartel au page du comte : bats-toi avec lui : blesse-le

53. Secte dissidente dont le chef, nommé Robert Browne, était l'objet des quolibets du temps.

en onze endroits : ma nièce en tiendra note, et sois bien sûr qu'il n'y a point dans le monde d'entremetteur d'amour qui puisse rendre un homme recommandable aux yeux d'une femme comme la réputation de valeur.

FABIAN
Il n'y a pas d'autre parti que celui-là, sir André.

SIR ANDRÉ
Voulez-vous, l'un de vous deux, lui porter mon défi ?

SIR TOBIE
Allons, écris-le d'une écriture martiale : sois tranchant et court. Peu importe qu'il soit spirituel, pourvu qu'il soit éloquent, et plein d'invention. Insulte-le avec toute la licence de l'encre. Si tu le tutoies deux ou trois fois, cela ne fera pas mal ; et accumule autant de démentis qu'il en pourra tenir dans ta feuille de papier, fût-elle assez grande pour servir de lit à la Ware, en Angleterre. Allons, à l'ouvrage ! qu'il y ait assez de fiel dans ton encre ; peu importe que tu écrives avec une plume d'oie : allons, à l'oeuvre.

SIR ANDRÉ
Où vous retrouverai-je ?

SIR TOBIE
Nous irons te demander au *cubiculo*[54] : va.

[SIR ANDRÉ *sort.*]

FABIAN
Voilà un bout d'homme qui vous est bien cher, sir Tobie.

SIR TOBIE
Je lui ai été très-cher, mon garçon, jusqu'à concurrence de deux mille écus ou quelque chose comme cela.

FABIAN
Nous aurons une bonne lettre de lui : mais vous ne la remettrez pas à son adresse ?

54. Cubiculo, dans la chambre à coucher.

SIR TOBIE
Si fait, ou ne te fie jamais à ma parole ; je veux user de tous les moyens pour exciter le jeune homme à y répondre. Je crois que ni boeufs, ni câbles ne pourront jamais venir à bout de les joindre ; car, pour sir André, si on l'ouvrait et qu'on trouvât seulement autant de sang dans son foie qu'il en faut pour embarrasser le pied d'une mouche, je consens à manger le reste de la dissection.

FABIAN
Et son adversaire, le jeune page, ne porte pas sur sa figure de grands symptômes de férocité.

[*Entre* MARIE.]

SIR TOBIE
Vois, voici le plus jeune roitelet de la couvée qui vient à nous.

MARIE
Si vous voulez vous dilater la rate, et que vous soyez curieux de rire à vous tenir les côtés, suivez-moi. Ce stupide Malvolio est changé en païen, en vrai renégat : car il n'est point de chrétien, pour peu qu'il veuille être sauvé en croyant la vérité, qui puisse jamais croire à des extravagances pareilles et aussi grossières : il est en bas jaunes.

SIR TOBIE
Et les jarretières en croix ?

MARIE
De la plus ridicule manière ; comme un pédant qui tient école dans l'église.—Je l'ai suivi pas à pas, comme si j'eusse été son assassin ; il obéit de point en point à la lettre que j'ai laissé tomber pour lui faire niche. Pour sourire, il contourne son visage en plus de lignes qu'il n'y en a dans la nouvelle carte, augmentée encore des Indes : vous n'avez jamais rien vu de semblable. J'ai bien de la peine à m'empêcher de lui lancer quelque chose à la tête. Je sais que ma maîtresse lui donnera quelque soufflet ; si elle le fait, il sourira encore, et le prendra pour une faveur signalée.

SIR TOBIE
Allons, mène-nous, mène-nous où il est.

[*Ils sortent.*]

Scène III

[*Une rue.*]

[ANTONIO, SÉBASTIEN.]

SÉBASTIEN
Je ne voulais pas volontairement vous déranger : mais puisque vous faites votre plaisir de vos peines, je ne gronde plus.

ANTONIO
Je n'ai pu rester derrière vous : un désir, plus pénétrant que l'acier affilé, m'a aiguillonné et forcé à marcher en avant. Et ce n'est pas purement par besoin de vous voir, ce n'est pas seulement par amitié, quoiqu'elle soit assez forte pour m'avoir fait entreprendre une plus longue route ; mais c'est aussi par inquiétude de ce qui pourrait vous arriver dans votre voyage, à vous qui n'avez aucune connaissance de ce pays, qui souvent se montre sauvage, inhospitalier pour un étranger sans guide et sans ami. Mon affection, poussée par ces motifs de crainte, m'a engagé à vous suivre.

SÉBASTIEN
Mon cher Antonio, je ne peux vous répondre que par des remerciements, et des remerciements, et toujours des remerciements. Souvent les services de l'amitié se payent avec cette monnaie qui n'a pas cours. Mais si ma puissance égalait mon désir, vous seriez mieux récompensé.—Que ferons-nous ? Irons-nous voir ensemble les ruines de cette ville ?

ANTONIO
Demain, seigneur. Il vaut mieux d'abord aller voir votre logement.

SÉBASTIEN
Je ne suis point fatigué, et il y a loin encore d'ici à la nuit : je vous en prie, allons récréer nos yeux par la vue des monuments, des choses célèbres, qui donnent du renom à cette ville.

ANTONIO
Je vous demanderai de m'excuser. Je ne me promène point sans danger dans ces rues. Une fois, dans un combat de mer, j'ai rendu quelque service contre les galères du comte ; et un service vraiment si important, que si j'étais pris ici, j'aurais peine à me tirer d'affaire.

SÉBASTIEN
Probablement vous avez tué beaucoup de ses sujets.

ANTONIO
Mon offense n'est pas d'une nature si sanguinaire ; quoique les circonstances et la querelle nous missent bien en droit d'en venir à cet argument sanglant. On aurait pu l'apaiser depuis en restituant ce que nous avions pris : et c'est ce que firent la plupart des citoyens de notre ville, pour l'intérêt du commerce : il n'y a eu que moi seul qui ai refusé ; et à cause de cela, si j'étais surpris ici, je le payerais cher.

SÉBASTIEN
Ne vous montrez donc pas trop ouvertement.

ANTONIO
Cela ne serait pas prudent à moi. Tenez, monsieur, voilà ma bourse : la meilleure auberge où vous puissiez loger, c'est à *l'Éléphant*, dans les faubourgs du midi. Je vais y commander notre repas, tandis que vous passerez le temps et que vous satisferez votre curiosité en voyant la ville, vous me retrouverez là.

SÉBASTIEN
Pourquoi aurais-je votre bourse ?

ANTONIO
Peut-être vos yeux tomberont-ils sur quelque bagatelle qu'il vous prendra envie d'acheter ; et vos fonds, à ce que j'imagine, ne sont pas destinés à de frivoles emplettes.

SÉBASTIEN
Je serai votre porte-bourse, et je vous quitte pour une heure.

ANTONIO
A *l'Éléphant*....

SÉBASTIEN
Je m'en souviens bien.

Scène IV.

[*Le jardin d'*OLIVIA.]

[OLIVIA, MARIE.]

OLIVIA
[*à part*] J'ai envoyé après lui. Je suppose qu'il dise qu'il viendra..., comment le fêterai-je ? Quel don lui ferai-je ? car la jeunesse aime plus souvent à se faire acheter qu'elle ne se donne ou ne se prête... Je parle trop haut.—Où est Malvolio ?—Il est grave et civil ; et c'est un serviteur qui cadre bien avec ma position.—Où est Malvolio ?

MARIE
Il vient, madame : mais dans un étrange accoutrement : il est sûrement possédé, madame.

OLIVIA
Quoi, que veux-tu dire ? Est-ce qu'il extravague ?

MARIE
Non, madame ; il ne fait que sourire continuellement.—Il serait bon, madame, que vous fussiez entourée, s'il vient : car il est certain que cet homme a la tête timbrée.

OLIVIA
Va le chercher.

[MARIE *sort.*]

—Je suis aussi insensée qu'il peut l'être, si la folie gaie et la folie triste sont égales.

[*Rentrent* MARIE *et* MALVOLIO.]

Eh bien ! Malvolio ?

MALVOLIO
Belle dame.... ho ! ho ! ho !

OLIVIA
Tu ris ? Je t'ai envoyé chercher pour une triste circonstance.

MALVOLIO
Triste, madame ? Je pourrais être triste ; ces jarretières croisées causent toujours quelque obstruction dans le sang : mais qu'est-ce que cela fait ? Si elles plaisent à l'oeil d'une seule personne, je suis dans le cas du sonnet qui dit bien vrai : *Plaire à une seule, c'est plaire à tout le*

monde.

OLIVIA
Qu'est-ce que tu as donc ? Que t'arrive-t-il ?

MALVOLIO
Il n'y a point de noir dans mon âme, quoiqu'il y ait du jaune à mes jambes.—Elle est tombée dans ses mains, et les ordres seront exécutés. Je m'imagine que nous savons reconnaître sa belle main romaine.

OLIVIA
Veux-tu aller te mettre au lit, Malvolio ?

MALVOLIO
Au lit ? Oui, ma chère âme, et je viendrai te trouver !

OLIVIA
Dieu te bénisse ! Pourquoi ris-tu ainsi et baises-tu ta main si souvent ?

MARIE
Que faites-vous, Malvolio ?

MALVOLIO
Répondre à vos questions ? Oui, comme les rossignols répondent aux corneilles.

MARIE
Pourquoi paraissez-vous avec cette ridicule hardiesse devant madame ?

MALVOLIO
Ne t'effraye point de la grandeur ?—Cela est bien écrit.

OLIVIA
Que veux-tu dire par là, Malvolio ?

MALVOLIO
Quelques-uns naissent grands.

OLIVIA
Quoi ?

MALVOLIO
D'autres parviennent à la grandeur.

OLIVIA
Que dis-tu ?

MALVOLIO
Et il en est que la grandeur vient chercher d'elle-même.

OLIVIA
Que le ciel te rétablisse !

MALVOLIO
Rappelle-toi qui t'a fait l'éloge de tes bas jaunes.

OLIVIA
Tes bas jaunes ?

MALVOLIO
Et qui a souhaité te voir en jarretières croisées.

OLIVIA
En jarretières croisées ?

MALVOLIO
Poursuis, ta fortune est faite, pour peu que tu le veuilles.

OLIVIA
Ma fortune est faite ?

MALVOLIO
Si tu ne le veux pas, je ne verrai donc en toi qu'un serviteur.

OLIVIA
Mais c'est une vraie folie de canicule.

[*Entre un domestique.*]

LE DOMESTIQUE
Madame, le jeune gentilhomme du comte Orsino est revenu : il me serait bien difficile de le prier de se retirer, il attend le bon plaisir de Votre Seigneurie.

OLIVIA
Je vais aller le trouver.

[LE DOMESTIQUE *sort.*]

—Bonne Marie, aie soin qu'on veille sur ce garçon. Où est mon oncle Tobie ? Que quelques-uns de mes gens le gardent à vue : je ne voudrais pas pour la moitié de ma fortune qu'il lui arrivât quelque malheur.

[OLIVIA *sort avec* MARIE.]

MALVOLIO

[*seul*] Oh ! oh ! qu'on m'approche maintenant ? Pas moins que sir Tobie, pour m'accompagner ! Cela s'accorde parfaitement avec la lettre ; elle me l'envoie exprès pour que je le traite cavalièrement : car dans la lettre elle m'excite à cela. *Secoue ton humble poussière*, dit-elle : *tiens tête au parent, sois hautain avec les serviteurs, que ta langue raisonne sur les affaires d'État, prends les airs d'un homme original* ; et ensuite elle me dicte la manière dont je dois m'y prendre : un visage sérieux, un maintien digne, une prononciation lente, à la manière de quelqu'un de grande considération, et le reste à l'avenant. Je l'ai prise dans mes filets : mais c'est l'oeuvre de Jupiter : et que Jupiter me rende reconnaissant !—Oui, et quand elle m'a quitté : *Qu'on veille sur ce garçon ! garçon*, non pas Malvolio, ni suivant mon rang : mais *garçon*. Allons, tout se tient, en sorte que pas une drachme de scrupule, pas un scrupule de scrupule, pas le moindre obstacle, pas la moindre circonstance qui offre le moindre doute, la moindre incertitude.... Que peut-on dire à cela ? Rien qui soit possible ne peut s'interposer entre moi et la perspective de mes espérances. Allons, c'est Jupiter, et non pas moi, qui est l'auteur de tout ceci, et je dois lui en rendre grâces.

[MARIE *revient avec* SIR TOBIE *et* FABIAN.]

SIR TOBIE

Au nom du ciel, quel chemin a-t-il pris ? Quand tous les diables de l'enfer seraient entrés dans ce petit corps, et que Légion même le possédérait, je lui parlerai.

FABIAN

Le voici, le voici.—[*A* MALVOLIO.] Comment vous va, monsieur ? Comment vous trouvez-vous, ami ?

MALVOLIO

Éloignez-vous, je vous congédie.—Laissez-moi jouir de mon particulier, retirez-vous.

MARIE
Voyez, comme l'esprit malin parle dans ses entrailles d'une voix sépulcrale ! Ne vous l'avais-je pas dit ? Sir Tobie, ma maîtresse vous prie de bien veiller sur lui.

MALVOLIO
Ha ! ha ! l'a-t-elle recommandé ?

SIR TOBIE
Allez, allez ; paix, paix ! il faut que nous nous y prenions doucement avec lui. Laissez-moi faire.—Comment vous va, Malvolio ? Comment vous trouvez-vous ? Allons, du courage, mon garçon ; défie le diable, souviens-toi qu'il est l'ennemi du genre humain.

MALVOLIO
Savez-vous bien ce que vous dites ?

MARIE
Eh bien ! voyez-vous, lorsque vous parlez mal du diable, comme il le prend à coeur ? Prions Dieu qu'il ne soit pas ensorcelé.

FABIAN
Il faut porter de son urine à la sage-femme.

MARIE
Vraiment, c'est ce que je ne manquerai pas de faire dès demain matin, si je vis. Ma maîtresse ne voudrait pas le perdre pour plus de choses que je ne puis dire.

MALVOLIO
[*à* MARIE] Comment donc, mademoiselle ?

MARIE
O mon Dieu !

SIR TOBIE
Je t'en prie, tais-toi ; ce n'est pas là le moyen. Ne vois-tu pas que tu l'émeus ? Laisse-moi seul avec lui.

FABIAN
Il n'y a pas d'autre voie que la douceur : doucement, doucement ; l'esprit est brutal, et il ne veut pas être traité brutalement.

SIR TOBIE
Eh bien ! mon dindonneau, comment cela va-t-il ? Comment es-tu, mon poulet ?

MALVOLIO
Monsieur ?

SIR TOBIE
Oui ! je t'en prie ; viens avec moi. Allons, mon garçon, il ne sied pas à un homme sage comme toi, de jouer ainsi avec Satan ; aux enfers, l'infâme charbonnier [55] !

MARIE
Tâchez de lui faire dire ses prières ; mon bon sir Tobie, engagez-le à prier.

MALVOLIO
Mes prières, effrontée !

MARIE
Non, je vous proteste qu'il ne voudra pas entendre parler de rien de sacré.

MALVOLIO
Allez tous vous faire pendre ! Vous êtes des têtes vides et légères ; je ne suis pas formé des mêmes éléments que vous : vous en saurez davantage par la suite.

[*Il sort.*]

SIR TOBIE
Est-il possible ?

FABIAN
Si on jouait ceci sur un théâtre, je pourrais bien le condamner comme une fiction invraisemblable.

SIR TOBIE
Oh ! son esprit tout entier s'est laissé prendre au piége.

MARIE
Allons, suivez-le à présent, de peur que notre projet ne s'évente et ne

55. Le mot de charbonnier était, dans ce temps-là, une insulte grave.

se gâte.

FABIAN
En vérité, vous le rendrez fou.

MARIE
La maison n'en sera que plus tranquille.

SIR TOBIE
Allons, nous l'enfermerons dans une chambre obscure, enchaîné. Ma nièce est déjà dans la persuasion qu'il est fou ! Nous pouvons continuer cette farce, pour notre amusement et sa pénitence, jusqu'à ce que, las de nous amuser, nous nous sentions disposés à avoir pitié de lui. Alors, nous porterons ton plan au tribunal, et nous te couronnerons en qualité de femme habile à trouver des fous. Mais voyez, voyez.

[*Entre* SIR ANDRÉ *Ague-cheek.*]

FABIAN
Nouvelle matière à divertissement pour le matin du premier mai [56].

SIR ANDRÉ
Voici le cartel. Lisez-le. Je garantis, qu'il y a du poivre et du vinaigre.

FABIAN
Est-il bien insultant ?

SIR ANDRÉ
S'il l'est ? Oh ! je vous en réponds ; lisez-le seulement.

SIR TOBIE
Donnez-moi. [SIR TOBIE *lit.*] *«Jeune homme, qui que tu sois, tu n'es qu'un vil drôle.*

FABIAN
Bien, courageux !

SIR TOBIE
[*lisant*] *«Ne t'étonne pas, et ne te demande pas dans tes pensées pourquoi je te traite ainsi ; car je ne t'en donnerai aucune raison.*

56. Jour consacré aux fêtes.

FABIAN
Bonne note ! qui vous met hors de la prise de la loi.

SIR TOBIE
[*lisant*] *« Tu viens chez la dame Olivia, et sous mes yeux elle te traite avec bonté ! Mais tu mens par la gorge : ce n'est pas là la raison pourquoi je te provoque en duel.*

FABIAN
Fort laconique, et d'une bêtise exquise.

SIR TOBIE
[*lisant*] *« Je te surprendrai en chemin, retournant chez toi, et là, s'il t'arrive de me tuer....*

FABIAN
Fort bien !

SIR TOBIE
[*lisant*] *« Tu me tueras comme un lâche et un vaurien.*

FABIAN
Bon ! Vous vous mettez toujours au-dessus du vent de la loi.

SIR TOBIE
[*lisant*] *« Porte-toi bien ; et que Dieu fasse merci à l'une de nos deux âmes ; il pourrait faire merci à la mienne ; mais j'espère mieux que cela, et ainsi songe à toi. Ton ami, selon que tu le traiteras, et ton ennemi juré.* « ANDRÉ AGUE-CHEEK. »
—Si cette lettre n'est pas capable de le mouvoir, ses jambes ne le pourront pas davantage. Je veux la lui remettre.

MARIE
Vous avez une belle occasion pour cela : il a maintenant un entretien avec madame et il va partir prochainement.

SIR TOBIE
Allons, sir André ; attends-le au coin du verger, en vrai prévôt : du plus loin que tu l'apercevras, dégaine ; et en tirant ton épée, jure à faire peur, car il arrive souvent qu'un effroyable serment, prononcé d'un accent insultant et d'une voix foudroyante, vaut plus d'applaudissements au courage que ne lui en auraient gagné les preuves mêmes. Allons, pars.

SIR ANDRÉ
Oh ! laissez-moi le soin de jurer comme il faut.

[*Il sort.*]

SIR TOBIE
Maintenant.... je ne lui donnerai pas la lettre ; car les manières du jeune gentilhomme me prouvent qu'il est intelligent et bien élevé : la négociation où il est employé entre son maître et ma nièce le confirme ; en conséquence cette lettre, chef-d'oeuvre d'ignorance, n'inspirerait aucune terreur au jeune homme, et il s'apercevrait aisément qu'elle vient d'un butor. Mais, voyez-vous, je lui rendrai le défi de bouche ; je vanterai sir André pour avoir la réputation d'un brave ; et j'inspirerai au jeune homme (que son âge rendra crédule, je le sais) la plus formidable idée de sa fureur, de sa science, de sa rage, et de son impétuosité. Et cela les épouvantera si fort tous deux, qu'ils se tueront mutuellement de leur regard, comme des basilics.

FABIAN
Le voici qui vient avec votre nièce ; laissez-les ensemble, jusqu'à ce qu'il prenne congé d'elle, et alors suivez-le.

SIR TOBIE
Je vais en attendant méditer quelque terrible message pour rendre un défi.

[*Ils sortent.*]

[*Entrent* OLIVIA *et* VIOLA.]

OLIVIA
J'en ai trop dit à un coeur de pierre, et j'ai exposé mon honneur à trop bon marché. Il y a quelque chose en moi qui me reproche ma faute ; mais ma faute est si entêtée et si opiniâtre qu'elle se rit des reproches.

VIOLA
Les chagrins de mon maître tiennent la même conduite que votre passion.

OLIVIA
Tenez, portez ce bijou pour l'amour de moi ; c'est mon portrait : ne refusez pas ; il n'a point de langue qui puisse vous être importune, et

je vous en conjure, revenez demain. Que pourrez-vous me demander que je vous refuse, de ce que l'honneur peut, sans se compromettre, accorder à une demande ?

VIOLA
Rien autre chose que cette grâce : votre amour sincère pour mon maître.

OLIVIA
Comment puis-je, avec honneur, lui donner ce que je vous ai donné ?

VIOLA
Je vous tiendrai quitte.

OLIVIA
Allons, revenez demain ; adieu : un démon qui te ressemblerait pourrait conduire mon âme en enfer !

[*Elle sort.*]

[*Rentrent* SIR TOBIE BELCH *et* FABIAN.]

SIR TOBIE
Mon gentilhomme, Dieu te garde !

VIOLA
Et vous aussi, monsieur !

SIR TOBIE
Recours à tous les moyens que tu as de te défendre. De quelle nature sont les insultes que tu lui as faites, c'est ce que j'ignore : mais ton ennemi en embuscade, plein de courroux, avide de sang comme un chasseur, t'attend au bout du verger. Dégaine ta courte épée, sois leste à te mettre en garde ; car ton assaillant est vif, habile, et poussé par une haine mortelle.

VIOLA
Vous vous méprenez, monsieur. Je suis certain que nul homme au monde n'est en querelle avec moi : ma mémoire est bien nette et ne me retrace pas la moindre idée d'une offense quelconque faite à qui que ce soit.

SIR TOBIE
Vous verrez le contraire, je vous assure : ainsi, si vous attachez quelque

prix à votre vie, songez à vous bien mettre en garde ; car votre adversaire a pour lui tous les avantages que peuvent donner la jeunesse, la vigueur, l'art et la fureur.

VIOLA
Je vous prie, monsieur, qui est-ce ?

SIR TOBIE
Il est chevalier ; il a reçu l'accolade avec une rapière sans brèche et sur un tapis [57] : mais c'est un démon dans une querelle privée : il a déjà fait divorcer trois âmes et trois corps ; et sa furie est dans ce moment si implacable, qu'il n'y a point d'autre satisfaction qu'il accepte que l'agonie de la mort et le tombeau : *à toute outrance* [58] est son mot ; il faut la donner ou la recevoir.

VIOLA
Je vais rentrer dans la maison, et demander à madame Olivia quelques avis sur la conduite que je dois tenir. Je ne suis point un duelliste. J'ai ouï parler de certaines gens qui suscitent exprès des querelles aux autres, pour éprouver leur valeur : probablement que c'est un homme de cette espèce.

SIR TOBIE
Non ; son indignation vient d'une injure très-positive : ainsi avancez, et donnez-lui satisfaction. Vous ne retournerez point à la maison, à moins que vous ne veuilliez tenter avec moi ce que vous pouvez avec autant de sûreté vider avec lui. Ainsi, en avant ou tirez votre épée de son fourreau : car il faut vous battre, cela est certain ; ou bien renoncer à porter cette arme à votre côté.

VIOLA
Mais cela est aussi incivil qu'étrange. Je vous en conjure, rendez-moi le bon service de savoir du chevalier en quoi je l'ai offensé, cela vient peut-être d'une négligence de ma part, mais non certainement de mes intentions.

SIR TOBIE
Je le veux bien ; seigneur Fabian, restez auprès de ce gentilhomme jusqu'à mon retour.

[SIR TOBIE *sort.*]

57. C'est un chevalier de salon : Carpet-knight.
58. «Hob nob, corruption de ces mots : let it happen or not.» (STEEVENS.)

VIOLA
De grâce, monsieur : êtes-vous instruit de cette affaire ?

FABIAN
Ce que je sais, c'est que le chevalier est irrité contre vous, au point de vouloir un duel à mort ; mais je ne sais rien des circonstances.

VIOLA
Dites-moi, je vous prie, quelle espèce d'homme est-ce ?

FABIAN
Son air ne promet rien d'extraordinaire, et l'on ne lit point sur sa figure ce que vous le trouverez être en éprouvant sa valeur. C'est l'adversaire le plus habile, le plus sanguinaire, et le plus dangereux, que vous puissiez trouver dans toute l'Illyrie. Voulez-vous que nous marchions à sa rencontre ? Je ferai votre paix avec lui, si je puis.

VIOLA
Je vous en aurai grande obligation. Je suis un de ces hommes qui aimeraient beaucoup mieux faire société avec messire le curé qu'avec messire le chevalier ; peu m'importe qu'on sache jusqu'où va mon courage.

[*Ils sortent, et* SIR TOBIE *revient avec* SIR ANDRÉ.]

SIR TOBIE
Oh ! ma foi, c'est un vrai démon ; je n'ai jamais vu un tel champion. J'ai fait un assaut avec lui, lame, fourreau, tout ; il m'a porté la botte, et d'une rapidité de mouvement si dangereuse qu'il est impossible de l'éviter ; et à la riposte, il vous répond aussi sûrement que votre pied frappe la terre sur laquelle il marche. On dit qu'il a été le maître d'armes du sophi.

SIR ANDRÉ
La peste l'étouffe ; je ne veux point avoir affaire à lui.

SIR TOBIE
Oui, mais maintenant il ne se laissera pas apaiser. Fabian a bien de la peine à le retenir là-bas.

SIR ANDRÉ
Malepeste ! Si j'avais pu croire qu'il fût si vaillant, et si consommé dans l'escrime, je l'aurais vu damné avant de le défier. S'il veut laisser passer l'affaire, je lui donnerai mon cheval gris, Capilet.

SIR TOBIE
Je veux bien lui en faire la proposition ; restez ici, faites bonne contenance ; cela finira, j'espère, sans perte d'âmes. [*A part.*] Mordienne, je ferai aller votre cheval tout aussi bien que vous.

[*Rentrent* FABIAN *et* VIOLA.*)—(A* FABIAN.]

J'ai son cheval pour apaiser la querelle. Je lui ai persuadé que le jeune homme était un diable.

FABIAN
[*à* SIR TOBIE] Il a de lui une idée tout aussi formidable, et il est haletant et pâle, comme s'il avait un ours sur les talons.

SIR TOBIE
[*à* VIOLA] Il n'y a point de remède. Il faut qu'il se batte avec vous, à cause de son serment. Il a réfléchi depuis sur sa querelle, et il trouve à présent qu'à peine vaut-elle la peine d'en parler : ainsi, dégainez seulement pour l'honneur de sa parole : il proteste qu'il ne vous blessera pas.

VIOLA
Dieu me protége ; il ne s'en faut guère que je ne leur dise tout ce qu'il me manque pour être un homme.

FABIAN
Cédez le terrain, si vous le voyez trop furieux.

SIR TOBIE
[*à* SIR ANDRÉ] Allons, sir André, il n'y a pas de remède, il n'y a pas moyen de l'éviter, le gentilhomme ne poussera qu'une botte contre vous, pour sauver son honneur : il ne peut, par les lois du duel, s'en dispenser : mais il m'a promis, foi de gentilhomme et de soldat, qu'il ne vous blessera pas. Allons, en garde.

SIR ANDRÉ
Dieu veuille qu'il tienne sa parole ! [*Il tire l'épée.*]

VIOLA
Je vous assure que c'est contre ma volonté. [*Elle tire l'épée.*]

[*Entre* ANTONIO.]

ANTONIO
[*à* SIR ANDRÉ] Remettez votre épée : si ce jeune gentilhomme vous a fait quelque insulte, j'en prends la faute sur moi. Si vous l'offensez, je vous défie en son nom, j'embrasse sa défense et vous attaque.
[*Dégaînant.*]

SIR TOBIE
[*à* ANTONIO] Vous, monsieur ? Quoi ! qui êtes-vous ?

ANTONIO
Un homme, monsieur, qui, pour l'amour de ce jeune cavalier, fera plus encore que vous ne l'avez entendu se vanter à vous de faire.

SIR TOBIE
Si vous êtes un *entrepreneur*[59], je suis à vous. [*Il tire l'épée.*]

[*Entrent les officiers de justice.*]

FABIAN
Ah ! bon sir Tobie, arrêtez ; voici les officiers de justice.

SIR TOBIE
[*à* ANTONIO] Je serai à vous tout à l'heure.

VIOLA
[*à* SIR ANDRÉ] Je vous prie, monsieur, remettez votre épée, si c'est votre bon plaisir.

SIR ANDRÉ
Oh ! bien volontiers, monsieur ; et quant à ce que je vous ai promis, je vous réponds de tenir ma parole. Il vous portera bien doucement, et il a la bouche fine.

PREMIER OFFICIER
Voilà l'homme ; faites votre devoir.

59. Undertaker devint un terme satirique à l'occasion que voici. A la session du parlement, en 1614, ce fut l'opinion générale que le roi avait été engagé à convoquer le parlement par certaines personnes qui avaient entrepris (undertaken) de favoriser les vues du roi par leur influence dans la Chambre des communes. On les appela undertakers ; la chose devint si sérieuse que le roi jugea nécessaire de dissuader le peuple par deux discours. Bacon fit aussi une harangue à cette occasion. Peut-être aussi undertaker n'est-il ici que pour désigner ces bretteurs de profession qui se chargent des affaires des autres.

SECOND OFFICIER
Antonio, je vous arrête à la requête du comte Orsino.

ANTONIO
Vous vous méprenez, monsieur.

PREMIER OFFICIER
Non, monsieur, pas du tout.—Je connais bien vos traits, quoique vous n'ayez pas maintenant le bonnet de marin sur la tête.—Emmenez-le : il sait que je le connais bien.

ANTONIO
[*à* VIOLA] Je suis forcé d'obéir.—Voilà ce qui m'arrive en vous cherchant, mais il n'y a pas de remède. Je saurai me tirer d'affaire : vous, que ferez-vous ? Maintenant la nécessité me force de vous demander ma bourse ; je ressens bien plus de peine de ne pouvoir rien faire pour vous, que du malheur qui m'arrive. Vous restez confondu ; allons, consolez-vous.

SECOND OFFICIER
Allons, monsieur, partons.

ANTONIO
Il faut que je vous demande une partie de cet argent.

VIOLA
Quel argent, monsieur ? Je veux bien, en considération de l'intérêt généreux que vous venez de montrer ici pour moi, et touché aussi de l'accident qui vous arrive, vous prêter quelque chose de mes minces et modiques ressources : ce que je possède n'est pas grand'chose ; je le partagerai volontiers avec vous : tenez, voilà la moitié de ma bourse.

ANTONIO
Voulez-vous me refuser à présent ? Est-il possible que mes services envers vous ne soient pas capables de vous persuader ? N'insultez pas à mon infortune, de crainte que le ressentiment ne me pousse à l'inconséquence de vous reprocher les services que je vous ai rendus.

VIOLA
Je n'en connais aucun ; et je ne vous reconnais ni au son de voix, ni à vos traits ; je hais plus dans un homme l'ingratitude que le mensonge, la vanité, le bavardage, l'ivrognerie, ou tout autre trace de vice, dont le germe impur corrompt notre sang.

ANTONIO
O ciel !

SECOND OFFICIER
Allons, monsieur, je vous prie, suivez-nous.

ANTONIO
Laissez-moi dire encore un mot. Ce jeune homme, que vous voyez là, je l'ai arraché à la mort qui l'avait déjà à moitié englouti ; je l'ai secouru avec l'affection la plus sainte,.... et je m'étais dévoué à lui, séduit par son visage, qui promettait, à ce que je m'imaginais, le plus respectable mérite.

SECOND OFFICIER
Qu'est-ce que cela nous fait ? Le temps se passe.—Allons.

ANTONIO
Mais quelle vile idole se trouve être ce dieu !—Sébastien, tu fais tort à ton beau visage.—Il n'est dans la nature de véritables difformités que celles de l'âme ; nul ne peut être taxé de laideur que l'ingrat. La vraie beauté, c'est la vertu ; mais le mal caché dans une belle apparence n'est qu'un coffre vide que le démon a décoré à l'extérieur.

PREMIER OFFICIER
Cet homme devient fou ; emmenez-le sans délai.—Allons, allons, monsieur.

ANTONIO
Conduisez-moi.
[*Les officiers emmènent* ANTONIO.]

VIOLA
Il me semble que ses paroles partent d'une passion si vive qu'il croit ce qu'il dit, je n'en fais pas autant. Oh ! réalise-toi, illusion ; réalise-toi ! que je sois en effet prise ici pour mon cher frère !

SIR TOBIE
Approche, chevalier ; approche, Fabian ; nous nous dirons tout bas un ou deux couplets de sages sentences.

VIOLA
Il a nommé Sébastien ! Je sais que mon frère vit encore dans mon image. Oui, c'étaient bien là les traits de mon frère ; et il était toujours vêtu de cette façon : même couleur, mêmes ornements ; car je l'imite en tout.

Oh ! si cela est vrai, la tempête est donc compatissante, et les flots savent s'attendrir !

[*Elle sort.*]

SIR TOBIE
Voilà un jeune homme sans honneur et bien méprisable : il est plus poltron qu'un lièvre ; sa malhonnêteté se manifeste en laissant ici son ami dans le besoin, et il pousse la lâcheté jusqu'à le renier ; quant à sa poltronnerie, interrogez Fabian.

FABIAN
Un poltron, un poltron des plus parfaits, poltron jusqu'au scrupule.

SIR ANDRÉ
Ma foi, je veux courir après lui et le battre.

SIR TOBIE
C'est cela, étrillez-le d'importance ; mais ne tirez pas l'épée.

SIR ANDRÉ
Et je ne la tire pas non plus.

[SIR ANDRÉ *sort.*]

FABIAN
Allons, voyons le dénoûment.

SIR TOBIE
Je gagerais bien tout l'argent qu'on voudrait qu'il n'arrivera rien encore.

[*Ils sortent.*]

Acte quatrième

Scène I

[*La rue, devant la maison d'*OLIVIA.]

[*Entrent* SÉBASTIEN *et* LE BOUFFON.]

LE BOUFFON
Voudriez-vous me faire croire que ce n'est pas vous qu'on m'a envoyé chercher ?

SÉBASTIEN
Va-t'en, va-t'en ; tu n'es qu'un fou. Débarrasse-moi de ta personne.

LE BOUFFON
Fort bien soutenu, ma foi ! Non, sans doute, je ne vous connais pas ; et je ne vous suis pas envoyé par ma maîtresse pour vous dire de venir lui parler, et votre nom n'est pas monsieur Césario, et ce nez n'est pas à moi non plus ?—Non, tout ce qui est n'est pas.

SÉBASTIEN
Je t'en prie, va exhaler ta folie ailleurs. Tu ne me connais point.

LE BOUFFON
Exhaler ma folie ! Il a entendu dire ce mot par quelque grand homme, et maintenant il l'applique à un fou. *Exhaler ma folie !* J'ai bien peur que ce grand lourdaud, qu'on appelle le monde, ne devienne tout à fait badaud. Je vous en prie instamment, débarrassez-vous de cet air de surprise, et dites-moi ce que je dois exhaler à ma maîtresse ; irai-je lui

exhaler que vous allez venir ?

SÉBASTIEN
Je t'en conjure, Grec sans cervelle[60], laisse-moi ; voilà de l'argent pour toi : si tu restes plus longtemps, je te payerai d'une plus mauvaise monnaie.

LE BOUFFON
Sur ma foi, tu as la main ouverte.—Les hommes sages qui donnent de l'argent aux fous savent se procurer des décisions favorables après un marché de quatorze ans.

[*Entrent* SIR ANDRÉ, SIR TOBIE *et* FABIAN.]

SIR ANDRÉ
[*prenant* SÉBASTIEN *pour* VIOLA] Quoi ! je vous rencontre encore ici, monsieur ? Voilà pour vous ! [*Il frappe* SÉBASTIEN.]

SÉBASTIEN
Et voilà pour toi [*il le lui rend*], et encore, et encore ! Tout le monde est-il fou ici ?

SIR TOBIE
Arrêtez, monsieur, ou je jetterai votre épée par-dessus la maison.

LE BOUFFON
Je veux aller annoncer cela tout de suite à ma maîtresse. Je ne voudrais pas être dans l'un de vos habits pour deux sous.

[*Il sort.*]

SIR TOBIE
[*contenant* SÉBASTIEN] Allons, monsieur, arrêtez.

SIR ANDRÉ
Oh ! laissez-le faire ; je vais m'y prendre d'une autre façon pour l'arranger ; j'aurai contre lui une action en batterie pour peu qu'il y ait des lois en Illyrie ; quoique je l'aie frappé le premier, cela ne fait rien à la chose.

60. Grec est ici pour entremetteur, comme Corinthe se disait pour un lieu de débauche.

SÉBASTIEN
Ôtez votre main.

SIR TOBIE
Allons, monsieur, je ne vous lâcherai point. Allons, mon jeune soldat, rengaînez votre fer. Vous êtes bien échauffé. Allons.

SÉBASTIEN
Je veux me débarrasser de toi. [*Il se dégage.*] Que veux-tu à présent ? Si tu oses me provoquer encore, tire ton épée.

SIR TOBIE
Quoi donc ? quoi donc ? Allons, il faut que je te tire une ou deux onces de ce sang insolent.

[*Ils tirent l'épée et se battent.*]

[*Entre* OLIVIA.]

OLIVIA
Arrêtez, Tobie. Sur votre vie, je vous l'ordonne, arrêtez.

SIR TOBIE
Madame ?

OLIVIA
Sera-ce toujours la même chose ? Homme grossier, fait pour habiter les montagnes et les cavernes sauvages, où jamais l'on n'enseigna la politesse, sortez de ma vue.—Ne vous fâchez pas, cher Césario.—Brutal, sortez.

[SIR TOBIE *et* SIR ANDRÉ *sortent.*]

—[*A Césario.*] Je vous prie, mon cher ami, que votre sage prudence, et non la passion, vous gouverne dans cette incivile et injuste attaque contre votre tranquillité. Venez avec moi dans ma maison, et après que je vous aurai conté combien de folies extravagantes ce rustre a faites, vous ne ferez que rire de celle-ci ; vous ne pouvez vous dispenser de venir. Ne me refusez pas ; maudite soit son âme ! il a effrayé mon pauvre coeur en votre personne.

SÉBASTIEN
A quoi ceci ressemble-t-il ? De quel côté s'en va l'eau ? Ou je suis fou, ou tout ceci est un songe !—Que mon imagination plonge ainsi mes

sens dans le Léthé ! et si c'est un songe, que je dorme toujours !

OLIVIA
Allons, venez, je vous en prie ; je voudrais que vous vous laissassiez conduire par mes conseils.

SÉBASTIEN
Madame, je le veux bien.

OLIVIA
O redites-le, et faites-le !

Scène II

[*Appartement dans la maison d'*OLIVIA.]

[MARIE *et* LE BOUFFON.]

MARIE
Voyons, je t'en prie, mets cette robe, et cette barbe ; fais-lui croire que tu es messire Topas, le curé : fais-le croire promptement ; je vais pendant ce temps-là chercher sir Tobie.

[MARIE *sort.*]

LE BOUFFON
Eh bien ! je vais la mettre, et me déguiser ; et je voudrais être le premier qui se fût jamais travesti sous une pareille robe. Je ne suis pas assez grand pour bien remplir cet office, ni assez maigre pour être réputé bon étudiant ; mais si l'on dit d'un homme qu'il est honnête homme, et qu'il sait bien tenir une maison, cela vaut bien autant que si l'on disait qu'il est un homme sage et un grand savant. Voici les confédérés qui viennent.

[*Entrent* SIR TOBIE BELCH *et* MARIE.]

SIR TOBIE
Que Jupiter vous bénisse, monsieur le curé.

LE BOUFFON
Bonos dies[61], sir Tobie ; car de même que le vieil ermite de Prague, qui de sa vie n'avait vu plume ni encre, dit fort ingénieusement à la nièce du roi Gorboduc[62] *ce qui est, est*[63] ; de même, moi, étant monsieur le curé, je suis monsieur le curé : qu'est-ce cela, si ce n'est cela ? et qu'est-ce qui est, que ce qui est ?

SIR TOBIE
[*indiquant* MALVOLIO] A lui, messire Topas.

LE BOUFFON
Holà, dis-je ! La paix soit dans cette prison !

SIR TOBIE
Le coquin contrefait à merveille ; c'est un adroit coquin.

MALVOLIO
[*dans une chambre*] Qui appelle là ?

LE BOUFFON
Messire Topas le curé, qui vient visiter Malvolio le lunatique.

MALVOLIO
Messire Topas, messire Topas, bon messire Topas, allez trouver madame.

LE BOUFFON
Hors d'ici, démon hyperbolique ! comme tu tourmentes ce malheureux ! Ne parles-tu donc jamais que de dames ?

SIR TOBIE
Bien dit, monsieur le curé.

MALVOLIO
Messire Topas, jamais on n'a fait tant de tort à un homme : bon messire Topas, ne croyez point que je sois fou ; ils m'ont mis ici dans une horrible obscurité.

LE BOUFFON
Fi donc, malhonnête Satan ! Je t'appelle des noms les plus modérés, car je suis un de ces hommes doux qui savent traiter poliment le diable

61. D'heureux jours.
62. Tragédie de Gorboduc, par le comte Dorset.
63. Argument de l'école, tourné en ridicule.

lui-même : tu dis que la maison est ténébreuse ?

MALVOLIO
Comme l'enfer, messire Topas.

LE BOUFFON
Elle a des fenêtres cintrées qui sont transparentes comme des treillages, et les pierres qui sont vers le sud-nord sont reluisantes comme l'ébène, et tu te plains que le passage de la lumière soit obstrué ?

MALVOLIO
Je ne suis pas fou, messire Topas ; je vous dis qu'il fait noir dans cette maison.

LE BOUFFON
Insensé, tu te trompes. Je te dis, moi, qu'il n'y a point d'autres ténèbres que l'ignorance ; et tu y es enfoncé plus avant que les Égyptiens dans leur brouillard..

MALVOLIO
Je vous dis que cette maison est sombre comme l'ignorance, l'ignorance fût-elle noire comme l'enfer ; et je dis que jamais homme ne fut aussi indignement traité. Je ne suis pas plus fou que vous ; mettez-moi à l'épreuve par quelque question régulière.

LE BOUFFON
Quelle est l'opinion de Pythagore sur les oiseaux sauvages ?

MALVOLIO
Que l'âme de notre grand'mère pourrait bien loger dans le corps d'un oiseau.

LE BOUFFON
Et que penses-tu de son opinion ?

MALVOLIO
J'ai de l'âme une idée noble, et je n'approuve nullement son opinion.

BOUFFON
Adieu, reste dans les ténèbres ; tu soutiendras l'opinion de Pythagore avant que je te croie dans ton bon sens ; et tu craindras de tuer une bécasse, de peur de déposséder l'âme de ta grand'mère : allons, porte-toi bien.

MALVOLIO
Messire Topas ! messire Topas !

SIR TOBIE
Mon cher et coquin messire Topas !

LE BOUFFON
Je suis bon pour toutes les eaux[64].

MARIE
Tu pouvais jouer ce rôle sans robe ni barbe il ne te voit pas.

SIR TOBIE
Va le trouver et parle-lui de ta voix naturelle, et tu viendras me rendre compte de l'état où tu l'auras trouvé. Je voudrais que nous fussions tous heureusement quittes de ce méchant tour. Si on peut lui rendre sa liberté sans inconvénient, je voudrais que cela fût déjà fait, car me voilà si mal avec ma nièce que je ne peux conduire cette farce jusqu'au bout. Viens me trouver ensuite dans ma chambre.
LE BOUFFON, [*chantant*].
Allons, Robin, joyeux Robin,
Dis-moi comment va ta maîtresse.

[*Il sort avec* MARIE.]

MALVOLIO
Fou !
LE BOUFFON, [*chantant*].
Ma maîtresse est par ma foi une cruelle.

MALVOLIO
Fou !
LE BOUFFON.
Hélas ! pourquoi l'est-elle ?

MALVOLIO
Fou, réponds-moi donc.
LE BOUFFON.
C'est qu'elle en aime un autre.
Qui m'appelle ici ?

64. Bon pour toutes les friponneries. «Tu hai mantillo da ogni acqua.» Et aussi le mot water, eau, peut être pris dans le sens qu'y attachent les joailliers, ce qui fait une équivoque.

MALVOLIO
Bon fou, si jamais tu veux bien mériter de moi, procure-moi de la lumière, une plume, de l'encre et du papier : comme je suis gentihomme, je t'en serai reconnaissant toute ma vie.

LE BOUFFON
Quoi, monsieur Malvolio ?

MALVOLIO
Oui, mon bon fou.

LE BOUFFON
Hélas ! monsieur, comment avez-vous perdu l'usage de vos cinq sens ?

MALVOLIO
Fou, il n'y eut jamais d'homme insulté d'une manière aussi indigne : je jouis de tout mon bon sens aussi bien que toi, fou.

LE BOUFFON
Aussi bien que moi ? En ce cas vous êtes donc fou, si vous n'êtes pas plus dans votre bon sens qu'un fou.

MALVOLIO
Ils ont pris possession de moi ici ; ils me tiennent dans l'obscurité, ils m'envoient des ministres, des ânes, et font tout ce qu'ils peuvent pour me faire perdre la raison.

LE BOUFFON
Faites bien attention à ce que vous dites : le ministre est ici présent. [LE BOUFFON *aussitôt varie sa voix et contrefait dans l'obscurité celle du ministre.*]—Malvolio, Malvolio, que le ciel veuille te rendre la raison ! Tâche de dormir, et laisse là ton vain babil.

MALVOLIO
Messire Topas !

LE BOUFFON
[*même jeu*] Ne perdez point de paroles avec lui, mon garçon.—Qui, moi, monsieur ? Non pas moi, monsieur. Dieu soit avec vous, bon messire Topas !—Ainsi soit-il ! Ainsi soit-il !—Je le ferai, monsieur, je le ferai.

MALVOLIO
Fou ! fou ! fou ! réponds-moi donc.

LE BOUFFON
[*reprenant son ton naturel*] Hélas, monsieur, un peu de patience. Que dites-vous, monsieur ? On me gronde, parce que je vous parle.

MALVOLIO
Mon bon fou, oblige-moi de m'apporter de la lumière et un peu de papier. Je te dis que je suis dans mon sens, autant qu'homme qui soit dans toute l'Illyrie.

LE BOUFFON
Plût au ciel qu'il en fût ainsi, monsieur !

MALVOLIO
Par cette main, cela est. Cher fou, un peu d'encre, de papier et de lumière, et ensuite porte à madame ce que j'aurai écrit. Ce message te sera plus avantageux qu'aucune lettre que tu aies jamais portée.

LE BOUFFON
Je veux bien vous obliger en cela. Mais dites-moi la vérité : n'êtes-vous pas fou réellement, ou si vous ne faites que le contrefaire ?

MALVOLIO
Crois-moi, je ne suis point fou : je te dis la vérité.

LE BOUFFON
Allons, je ne croirai plus jamais qu'un homme soit fou que je n'aie vu sa cervelle. Je vais vous chercher de la lumière, du papier et de l'encre.

MALVOLIO
Fou, je ne mettrai point de bornes à ta récompense. Je t'en prie, va.
LE BOUFFON

[*sort en chantant*]

.
Je suis parti, monsieur ;
Et dans un moment, monsieur,
Je vous rejoins
Dans un clin d'oeil,
Pour pourvoir à vos besoins ;

Comme l'antique fou,
Qui, avec une dague de bois :
Dans sa colère et sa rage,

Crie : *Ah ! ah !* au diable,
Comme un enfant insensé :
Rogne tes ongles, papa !
Adieu, écume d'un honnête homme.

Scène III

[*Le jardin d'*OLIVIA.]

[*Entre* SÉBASTIEN.]

SÉBASTIEN
C'est bien l'air : c'est bien le glorieux soleil. Voilà bien la perle qu'elle m'a donnée ; je le sens, je la vois ; et quoique je sois plongé dans l'étonnement, je ne suis pas dans le délire. Où est donc Antonio ? Je n'ai pu le découvrir à *l'Éléphant* : et cependant il y avait été et on y croyait qu'il parcourait la ville pour me chercher. Ses conseils pourraient maintenant me rendre des services d'or ; car quoique ma raison remontre bien à mes sens que tout ceci peut bien être une méprise, et non pas de la folie, cependant les hasards singuliers de cette aventure surpassent si fort tout exemple, tout raisonnement ordinaire, que je suis prêt à me défier de mes yeux, et à chercher querelle à ma raison, qui me persuade que tout est possible, sauf que je sois fou ou que la dame soit folle. Cependant si elle l'était, elle serait incapable de gouverner sa maison, de commander à ses gens, de prendre en mains les affaires, et de les expédier avec cette suite, cette prudence, ce calme que je remarque dans toute sa conduite : il y a là-dessous quelque illusion.—Mais voici venir la dame.

[*Entre* OLIVIA *avec* UN PRÊTRE.]

OLIVIA
Ne blâmez point cette précipitation de ma part. Si vos intentions sont bonnes, venez avec moi et ce saint homme dans la chapelle voisine : là, devant lui et sous ces lambris sacrés, engagez-moi la pleine assurance de votre foi, afin que mon âme jalouse et trop défiante puisse vivre en paix. Ce prêtre cachera notre union jusqu'au moment où vous trouverez bon de la rendre publique ; et alors nous célébrerons nos noces comme

il convient à ma naissance.—Que dites-vous ?

SÉBASTIEN
Je suis prêt à suivre ce saint homme, et à vous accompagner ; et quand une fois je vous aurai juré fidélité, je vous serai toujours fidèle.

OLIVIA
En ce cas, montrez-nous le chemin, mon bon père. Et que le ciel éclaire d'une lumière propice l'acte que je veux accomplir !

[*Ils sortent tous trois.*]

Acte cinquième

Scène I

[*La rue devant la maison d'*OLIVIA.]

[LE BOUFFON *et* FABIAN.]

FABIAN
Maintenant, si tu m'aimes, laisse-moi voir sa lettre.

LE BOUFFON
Et vous, mon cher monsieur Fabian, accordez-moi une autre requête.

FABIAN
Tout ce que tu voudras.

LE BOUFFON
Ne demandez pas à voir cette lettre.

FABIAN
Eh ! mais, c'est me donner un chien, et puis, pour récompense, me redemander mon chien.

[*Entrent* LE DUC, VIOLA, *et suite.*]

LE DUC
Mes amis, appartenez-vous à madame Olivia ?

LE BOUFFON
Oui, monsieur, nous faisons partie des meubles de sa maison.

LE DUC
Je te connais bien : eh bien ! comment t'en va, mon garçon ?

LE BOUFFON
Vraiment, monsieur, bien pour mes ennemis, et mal pour mes amis.

LE DUC
C'est précisément le contraire ; bien pour tes amis.

LE BOUFFON
Non, monsieur, mal.

LE DUC
Comment l'entends-tu ?

LE BOUFFON
Eh ! monsieur, mes amis me flattent et font de moi un âne ; au lieu que mes ennemis me disent tout uniment que je suis un âne : en sorte que, grâce à mes ennemis, je profite dans la connaissance de moi-même, tandis que mes amis me trompent ; bref, si les conséquences sont comme les baisers, quatre négations équivalent à deux affirmations[65]. Voilà pourquoi je suis mal pour mes amis et bien pour mes ennemis.

LE DUC
Ton explication est excellente.

LE BOUFFON
Par ma foi ! non, monsieur, quoiqu'il vous plaise d'être un de mes amis.

LE DUC
Tu ne diras pas que tu sois mal par ma faute : voilà de l'or.

LE BOUFFON
Si ce n'est que cela aurait l'air de *duplicité*, monsieur, je voudrais que vous pussiez redoubler.

LE DUC
Ah ! tu me donnes là un mauvais conseil.

65. Apparemment allusion aux non d'une jeune fille, qui veulent souvent dire oui.

LE BOUFFON
Mettez votre grandeur dans votre poche, seigneur, pour cette seule fois, et laissez obéir la chair et le sang.

LE DUC
Allons, je veux bien être assez grand pécheur pour me rendre coupable de *duplicité* : voilà une seconde pièce.

LE BOUFFON
Primo, secundo, tertio, c'est un beau jeu, et le vieux proverbe dit que la troisième fois paye pour toutes les autres : les *triples*, monsieur, sont une vive et joyeuse mesure ; et les cloches de Saint-Bennet, monsieur, peuvent vous rappeler, *une, deux, trois.*

LE DUC
Tu ne m'attraperas plus d'argent ce coup-ci. Si tu veux faire savoir à ta maîtresse que je suis ici pour lui parler, et l'amener avec toi, cela pourrait encore réveiller ma générosité.

LE BOUFFON
Ah ! monsieur, bercez-la, votre générosité, jusqu'à ce que je revienne ; j'y vais, monsieur. Mais je ne voudrais pas que vous crussiez que mon désir d'avoir est le péché de convoitise. Mais comme vous le dites, monsieur, je vous en prie, que votre générosité fasse un somme, et je viendrai la réveiller tout à l'heure.

[LE BOUFFON *sort.*]

[*Entrent* ANTONIO *et officiers de justice.*]

VIOLA
Seigneur, voici l'homme qui m'a sauvé.

LE DUC
Je me rappelle bien son visage, et cependant la dernière fois que je l'ai vu, il était noirci comme celui de Vulcain par la fumée du combat. Il était le capitaine d'un malheureux vaisseau qu'on méprisait pour sa petitesse et le peu d'eau qu'il tirait ; et pourtant il aborda avec tant de fureur le plus noble navire de notre flotte, que l'envie même, et le parti vaincu, poussèrent des cris d'admiration à sa gloire.—De quoi s'agit-il ?

PREMIER OFFICIER
Orsino, voici cet Antonio qui prit *le Phénix* et sa cargaison, à son retour de Candie ; et c'est encore lui qui monta à l'abordage du *Tigre*, dans le combat où votre jeune neveu Titus perdit une jambe : nous l'avons arrêté au milieu d'une querelle particulière, dans les rues de cette ville, où il méprisait la honte et la convenance comme un désespéré.

VIOLA
Il m'a rendu service, seigneur : il a tiré l'épée pour ma défense ; mais il a fini par m'adresser un discours si étrange que je ne puis y comprendre autre chose, sinon que ce doit être du délire.

LE DUC
[*à* ANTONIO] Insigne pirate, voleur d'eau salée, quelle audace insensée t'a conduit ici à la merci de ceux que tu as rendus tes ennemis à des conditions si sanglantes et si cruelles ?

ANTONIO
Orsino, noble seigneur, souffrez que je repousse les noms que vous me donnez. Jamais Antonio ne fut un pirate ni un brigand, quoiqu'il soit, je l'avoue, et cela par des motifs bien fondés, l'ennemi d'Orsino. C'est un véritable enchantement qui m'a attiré ici : ce jeune homme, qui est à côté de vous, le plus grand des ingrats, c'est moi qui l'ai arraché aux gouffres écumants d'une mer furieuse : il avait fait naufrage, et n'avait plus d'espoir ; je lui ai donné la vie, et j'ai encore ajouté à ce don celui de mon amitié, sans restriction ni réserve, en me dévouant entièrement à lui. C'est pour ses intérêts, par pur amour pour lui, que je me suis exposé au danger d'entrer dans cette ville ennemie. J'ai tiré l'épée pour le défendre quand il était attaqué ; et c'est là que j'ai été arrêté ; et qu'inspiré par une perfide dissimulation, il a refusé de prendre aucune part à mon danger, et m'a renié pour être de sa connaissance ; il est devenu en un clin d'oeil comme un étranger qui ne m'aurait pas vu depuis vingt ans ; il a refusé de me rendre ma propre bourse, dont je lui avais recommandé de se servir il n'y avait pas une demi-heure.

VIOLA
Comment cela peut-il être ?

LE DUC
Depuis quand ce jeune homme est-il venu dans cette ville ?

ANTONIO
D'aujourd'hui, seigneur. Et nous étions ensemble depuis trois mois, sans nous être quittés d'un instant, d'une seule minute, ni le jour ni la nuit.

[*Entre* OLIVIA *avec sa suite.*]

LE DUC
Voici la comtesse qui s'avance : voilà le ciel qui se promène sur la terre. [*A* ANTONIO.] Quant à toi, mon ami, ce que tu dis est de la démence. Il y a trois mois que ce jeune homme est attaché à mon service.—Mais nous reparlerons tout à l'heure.—Qu'on l'emmène à l'écart.

OLIVIA
Que désire mon seigneur, excepté ce qu'Olivia ne peut lui accorder, en quoi puis-je lui rendre service ?—Césario, vous ne me tenez pas votre parole.

VIOLA
Madame ?

LE DUC
Aimable Olivia.

OLIVIA
Que dites-vous, Césario ?—Mon cher seigneur....

VIOLA
Son Altesse veut parler ; et mon respect m'impose silence.

OLIVIA
Si c'est toujours sur l'ancien air, seigneur, il est aussi dissonant, aussi fâcheux à mon oreille, que des hurlements après la musique.

LE DUC
Toujours aussi cruelle ?

OLIVIA
Toujours aussi constante, seigneur.

LE DUC
Quoi ! jusqu'à l'entêtement ? Vous, cruelle dame, qui avez vu mon coeur offrir à vos autels ingrats et défavorables les voeux les plus fidèles que la dévotion ait jamais offerts ! Que dois-je faire ?

OLIVIA
Tout ce qui plaira à Votre Seigneurie qui puisse lui convenir.

LE DUC
Pourquoi ne ferais-je pas, si j'avais le coeur de le faire, comme le ravisseur égyptien [66] sur le point de mourir, et ne tuerais-je pas ce que j'aime ? C'est une jalousie sauvage, mais qui parfois annonce de la noblesse.—Écoutez ce que je vais vous dire : puisque vous rebutez ma foi avec dédain, et que je connais en partie l'instrument qui me chasse de ma véritable place dans votre faveur, vivez tranquille, tyran au coeur de marbre : mais celui-ci, votre favori, que je sais que vous aimez, et que, j'en jure par le ciel, je chéris moi-même tendrement, je l'arracherai de ces yeux cruels, où il est assis couronné du dédain qu'on montre à son maître.—Venez, jeune homme, suivez-moi : mon coeur est mûr pour la vengeance, je vais immoler l'agneau que j'aime, et déchirer un coeur de corbeau dans le sein d'une colombe. [*Il fait quelques pas pour s'en aller.*]

VIOLA
Et moi, je subirais volontiers mille morts joyeusement et avec plaisir pour vous rendre le repos. [*Elle va pour suivre* LE DUC.]

OLIVIA
Où va Césario ?

VIOLA
Sur les pas de celui que j'aime plus que mes yeux, plus que ma vie, et mille fois plus que je n'aimerai jamais ma femme. Si je mens, ô vous, témoins célestes, punissez sur ma vie mes fautes contre l'amour.

OLIVIA
Hélas ! malheureuse que je suis, comme je suis trompée !

66. Théagène et Chariclée tombèrent entre les mains de Thyamis de Memphis, chef d'une bande de voleurs, qui devint amoureux de Chariclée. Peu après, une autre troupe fondit sur celle de Thyamis, qui, craignant pour sa maîtresse, l'enferma dans une caverne, avec son trésor. La coutume de ces barbares était de tuer en même temps qu'eux tous ceux qui leur étaient chers, afin de les avoir avec eux dans l'autre monde. Thyamis se trouvant entouré d'ennemis, court à sa caverne et appelle à haute voix, en langue égyptienne ; il entend répondre en grec, et, suivant la direction de la voix, il saisit par les cheveux la première personne qu'il rencontre dans les ténèbres, et, supposant qu'elle est Chariclée, il lui plonge son épée dans le sein. (HÉRODOTE.)

VIOLA
Qui vous trompe ? qui vous outrage ?

OLIVIA
T'es-tu donc oublié toi-même ? Y a-t-il si longtemps que... ? Allez chercher le saint père.

[*Un domestique sort.*]

LE DUC
[*à* VIOLA] Allons, viens.

OLIVIA
Où voulez-vous qu'il aille, seigneur ? Césario, mon époux, arrête.

LE DUC
Votre époux ?

OLIVIA
Oui, mon époux : peut-il le nier ?

LE DUC
[*à* VIOLA] Tu serais son époux, misérable.

VIOLA
Non, seigneur ; non pas moi.

OLIVIA
Hélas ! c'est la lâcheté de ta crainte qui te fait désavouer ta propriété. Ne crains point, Césario : prends possession de ta fortune. Sois ce que tu sais être, et tu seras aussi grand que celui que tu redoutes.—

[*Entre* LE PRÊTRE.]

Ah ! soyez le bienvenu, mon père ! Mon père, je vous somme, au nom de votre saint état, de déclarer ici ouvertement ce que nous avions résolu de tenir dans l'obscurité, et que les circonstances forcent maintenant de révéler avant la maturité.—Oui, dites ce que vous savez qui s'est récemment passé entre ce jeune homme et moi.

LE PRÊTRE
Un contrat d'union éternelle, confirmé par vos mains jointes, attesté par la sainte promesse de vos lèvres, fortifié par l'échange de vos anneaux : toutes les cérémonies de cet engagement ont été scellées par

mon ministère, et appuyées de mon témoignage ; et depuis lors, ma montre me dit que je n'ai avancé vers mon tombeau que de l'espace de deux heures.

LE DUC
[*à* VIOLA] O toi, perfide renard, que seras-tu donc quand le temps aura semé les cheveux blancs sur ta tête ? ou ta perfidie grandira-t-elle si rapidement que tes efforts pour en supplanter un autre te feront tomber toi-même ? Adieu, prends-la ; mais songe à conduire tes pas en des lieux où toi et moi ne nous rencontrions jamais.

VIOLA
Seigneur, je vous proteste....

OLIVIA
Ah ! ne fais point de serments : conserve un peu de foi au milieu de tes craintes exagérées.

[*Entre* SIR ANDRÉ *la tête fendue.*]

SIR ANDRÉ
Pour l'amour de Dieu, un chirurgien ; et envoyez quelqu'un à l'instant à sir Tobie.

OLIVIA
Qu'y a-t-il donc ?

SIR ANDRÉ
Il m'a fendu la tête, et a aussi ensanglanté le visage de sir Tobie.—Au nom de Dieu, du secours : je donnerais quarante livres pour être chez moi.

OLIVIA
Quel est le coupable, sir André ?

SIR ANDRÉ
Le gentilhomme du comte, un nommé Césario. Nous l'avions pris pour un poltron, mais c'est un vrai diable incarné.

LE DUC
Mon gentilhomme, Césario ?

SIR ANDRÉ
Mort de ma vie ! le voilà ici.—Oui, vous m'avez fendu la tête pour rien ; et ce que j'ai fait, je ne l'ai fait que par l'instigation de sir Tobie.

VIOLA
Pourquoi vous adressez-vous à moi ? Jamais je ne vous ai fait aucun mal. Vous avez tiré votre épée contre moi sans aucun sujet : mais je vous ai parlé avec douceur, et je ne vous ai fait aucune blessure.

SIR ANDRÉ
Si une tête ensanglantée est une blessure, vous m'avez blessé ; je crois que vous ne faites pas cas d'une tête ensanglantée.

[*Entre* SIR TOBIE *ivre et soutenu par* LE BOUFFON.]

Voici sir Tobie qui vient tout chancelant : vous allez en entendre davantage. Mais, s'il n'avait pas été pris de vin, il vous aurait chatouillé d'une autre manière qu'il n'a fait.

LE DUC
Eh bien ! chevalier, en quel état êtes-vous donc ?

SIR TOBIE
Cela est égal : il m'a blessé, et voilà tout.—[*Au fou.*] Sot, as-tu vu Dick le chirurgien ? réponds, sot ?

LE BOUFFON
Oh ! il est ivre, sir Tobie, depuis plus d'une heure. Ses yeux étaient fermés à huit heures du matin.

SIR TOBIE
Eh bien ! c'est un drôle ; et après un *passamezze* et une pavane[67], ce que je hais le plus, c'est un drôle qui s'enivre.

OLIVIA
Qu'on l'emmène. Qui a fait ce dégât sur leurs personnes ?

SIR ANDRÉ
Je vais vous aider, sir Tobie ; nous nous ferons panser ensemble.

SIR TOBIE
Voulez-vous m'aider ? Tête d'âne, fat, drôle !... drôle à la face effilée, buse !

67. Danses d'un caractère sérieux.

[LE BOUFFON, FABIAN, SIR ANDRÉ *et* SIR TOBIE *sortent.*]

[SÉBASTIEN *entre.*]

OLIVIA
Qu'on le mette au lit et qu'on soigne sa blessure.

SÉBASTIEN
Je suis fâché, madame, d'avoir blessé votre parent ; mais eût-il été mon propre frère, je n'aurais pu en faire moins, avec prudence et sûreté. Vous jetez sur moi un regard étrange, qui me fait sentir que je vous ai offensée. Pardonnez-moi, ma bien-aimée, au nom des serments que nous nous sommes mutuellement faits il y a si peu de temps.

LE DUC
Une même figure, une même voix, un même habillement, et deux personnes ! C'est une perspective naturelle qui existe et n'existe pas [68].

SÉBASTIEN
Antonio ! ô mon cher Antonio ! dans quelles tortures, dans quels cruels tourments j'ai passé les heures qui se sont écoulées depuis que je t'ai perdu !

ANTONIO
Êtes-vous Sébastien ?

SÉBASTIEN
Crains-tu le contraire, Antonio ?

ANTONIO
Comment t'es-tu partagé ? Une pomme, coupée en deux, ne donne pas deux moitiés plus semblables que ces deux créatures. Lequel est Sébastien ?

OLIVIA
Cela tient du prodige !

68. «Perspective naturelle.» On appelle perspective naturelle les jeux d'optique où plusieurs traits et objets forment, dans leur ensemble et à un certain point de vue, une figure régulière avec laquelle ils n'ont rien de semblable dans le détail, par exemple le kaléidoscope.

SÉBASTIEN
Suis-je présent ici, ou non ? Jamais je n'ai eu de frère, et je ne possède pas dans mon essence le privilège de la Divinité, d'être à la fois ici et partout. J'avais une soeur, que l'aveugle fureur des flots a engloutie. [*A* VIOLA.] Par charité, quelle parenté avez-vous avec moi ? Êtes-vous mon compatriote ? Quel est votre nom, votre famille ?

VIOLA
Je suis de Messaline : mon père s'appelait Sébastien : j'avais aussi pour frère un Sébastien : telle était sa physionomie, tels étaient ses habits, lorsqu'il est descendu dans sa tombe humide. Si les esprits peuvent revêtir la forme et les vêtements des vivants, vous venez pour nous effrayer.

SÉBASTIEN
Je suis un esprit en effet, mais revêtu de ces dimensions matérielles que j'ai puisées dans le sein de ma mère. S'il était vrai que vous fussiez aussi une femme, je laisserais couler mes larmes sur vos joues, et je dirais : Sois trois fois la bienvenue, Viola, la noyée.

VIOLA
Mon père avait un signe sur le front.

SÉBASTIEN
Et le mien aussi.

VIOLA
Et il est mort le jour même que Viola comptait treize années depuis sa naissance.

SÉBASTIEN
Oh ! ce souvenir est vivant dans mon âme ! Il finit en effet le cours de sa vie mortelle le jour qui compléta les treize années de ma soeur.

VIOLA
Si nul autre obstacle ne s'oppose à notre bonheur mutuel que cet habillement d'homme et ce costume usurpé, ne m'embrasse qu'après t'être convaincu que chaque circonstance des lieux, des temps et de la fortune s'accorde et concourt à prouver que je suis Viola : et pour te le confirmer, je vais te conduire au capitaine qui est dans cette ville, et chez qui sont déposés mes vêtements de fille. C'est par son généreux secours que j'ai été sauvée pour servir cet illustre comte ; et depuis ce moment, tous les événements de mon histoire se sont passés entre cette

dame et ce seigneur.

SÉBASTIEN
[*à* OLIVIA] Il résulte de là, madame, que vous vous êtes méprise ; mais la nature a suivi en cela son instinct. Vous vouliez vous unir à une fille ; sur ma vie, vous ne vous êtes pas trompée, et vous êtes fiancée à la fois avec une fille et avec un homme.

LE DUC
[*à* OLIVIA] Ne restez point confondue : son sang est noble. Si tout cela est vérité, comme le montrent jusqu'ici les apparences, j'aurai ma part dans cet heureux naufrage.—[*A* VIOLA.] Jeune homme, tu m'as dit mille fois que tu n'aimerais jamais une femme autant que tu m'aimes.

VIOLA
Je confirmerai par mes serments ce que je vous ai dit ; et je garderai aussi fidèlement dans mon coeur tous ces serments, que ce globe garde le feu qui sépare le jour de la nuit.

LE DUC
Donne-moi ta main ; et que je te voie avec tes habits de femme.

VIOLA
Le capitaine qui m'a amenée sur le rivage a mes vêtements de fille ; il est maintenant en prison pour quelque affaire à la requête de Malvolio, gentilhomme attaché au service de madame.

OLIVIA
Il le fera élargir : qu'on fasse venir ici Malvolio. Et pourtant, hélas ! je me souviens qu'on dit que ce pauvre gentilhomme est en démence.

[*Entrent* FABIAN *et* LE BOUFFON *avec une lettre.*]

Un accès de folie des plus violents, que j'ai éprouvé, a banni tout à fait de ma mémoire l'idée de la sienne.—Comment est-il, drôle ?

LE BOUFFON
En vérité, madame, il tient Belzébuth à bout de bras, autant qu'un homme dans son état puisse le faire : il vous a écrit ici une lettre que je devais vous rendre ce matin ; mais comme les épîtres d'un fou ne sont pas paroles d'Évangile, il importe peu en quel temps elles sont remises à leur adresse.

OLIVIA
Ouvre-la, et lis-la.

LE BOUFFON
Attendez-vous donc à être édifiée, quand le fou remet la lettre d'un insensé.—[*Lisant.*] «*Par le Seigneur, madame.....*»

OLIVIA
Comment, es-tu fou ?

LE BOUFFON
Non, madame : je ne fais que lire de la folie. Si vous voulez qu'elle soit lue comme il faut, vous pouvez lui prêter vous-même une voix.

OLIVIA
Je t'en prie, lis-la en homme qui jouit de sa raison.

LE BOUFFON
C'est ce que je fais, madame. Pour représenter en lisant l'état de son esprit, il faut le lire comme je fais : ainsi attention, ma princesse, et prêtez l'oreille.

OLIVIA
[*à* FABIAN] Lis-la, toi, maraud.

FABIAN
[*prend la lettre et lit*] «Par le Seigneur, madame, vous me faites injure, et le monde en sera instruit ; quoique vous m'ayez fait mettre dans les ténèbres, et que vous ayez donné à votre ivrogne d'oncle l'empire sur moi, cependant je jouis de mes facultés aussi bien que vous, madame. Je possède votre propre lettre qui m'a excité à prendre le maintien que j'ai emprunté, et cette lettre me servira, j'en suis certain, ou à me faire rendre justice, ou à vous couvrir de honte. Pensez de moi ce qu'il vous plaira. J'oublie un peu le respect que je vous dois, pour ne songer qu'à l'affront que j'ai reçu. «MALVOLIO, *qu'on a traité en insensé.*»

OLIVIA
Est-ce bien lui qui a écrit cette lettre ?

LE BOUFFON
Oui, madame.

LE DUC
Cela ne sent pas trop la folie.

OLIVIA
Fabian, voyez à ce qu'on le mette en liberté : amenez-le ici. Seigneur, laissons ces soins à d'autres temps, et daignez me vouloir autant de bien comme soeur que comme épouse ; qu'un seul et même jour couronne cette double alliance, ici dans mon palais, et à mes frais.

LE DUC
Madame, je suis très-disposé à accepter votre offre. [*A* VIOLA.] Votre maître vous tient quitte ; et pour les services que vous lui avez rendus, si opposés au caractère de votre sexe, si au-dessous de votre éducation et de votre naissance, et, en récompense de ce que vous m'avez appelé si longtemps votre maître, voilà ma main : vous serez désormais la maîtresse de votre maître.

OLIVIA
Ma soeur ? Oui, vous l'êtes.

[FABIAN *amène* MALVOLIO.]

LE DUC
Est-ce là le fou ?

OLIVIA
Oui, seigneur, c'est lui-même.—Eh bien ! Malvolio ?

MALVOLIO
Madame, vous m'avez fait un outrage, un insigne outrage.

OLIVIA
Moi, Malvolio ? Non.

MALVOLIO
Vous, madame, vous-même, je vous en prie, lisez cette lettre. Vous ne pouvez pas nier que ce ne soit là votre écriture. Écrivez autrement, si vous le pouvez, soit pour le caractère, soit pour le style ; ou dites que ce n'est pas là votre cachet, ni votre ouvrage ; vous ne pouvez rien dire de tout cela. Allons, convenez-en donc, et dites-moi, sans blesser votre honneur, pourquoi vous m'avez donné tant de marques irrécusables de faveur, pourquoi vous m'avez recommandé de vous aborder en souriant, et en jarretières croisées, de mettre des bas jaunes, de montrer un front grondeur à sir Tobie et aux gens de bas étage ; pourquoi, lorsque

l'espoir de vous plaire m'a fait remplir ce rôle par obéissance, vous avez souffert qu'on m'emprisonnât dans une maison ténébreuse, où j'ai reçu la visite du prêtre, et suis devenu la dupe et le jouet le plus ridicule dont la malice se soit jamais amusée ? Dites-moi pourquoi ?

OLIVIA
Hélas ! Malvolio, cette lettre n'est pas de moi, quoique, je l'avoue, cette écriture ressemble beaucoup à la mienne : mais, sans aucun doute, c'est la main de Marie ; et, en ce moment je me le rappelle, c'est elle qui m'a dit la première que vous étiez devenu fou : et aussitôt après je vous ai vu venir le sourire sur les lèvres, et mis de la manière qu'on vous indiquait ici dans cette lettre. Je vous en prie, apaisez-vous ; c'est un bien méchant tour qu'on s'est permis de vous jouer là : mais quand nous en connaîtrons les motifs et les auteurs, vous serez, je vous le promets, juge et partie dans votre propre cause.

FABIAN
Daignez, madame, m'écouter un moment, et ne permettez-pas qu'aucune querelle, aucune discorde vienne troubler la joie de cette heure fortunée, dont les aventures m'ont rempli d'admiration. C'est dans l'espérance que vous ne le permettrez pas, que je vous avoue franchement que c'est moi-même et sir Tobie, qui avons comploté cette farce contre Malvolio que voilà, pour nous venger de certains procédés incivils et brutaux que nous avions endurés de lui : c'est Marie qui a écrit la lettre, pressée par les importunités de sir Tobie ; et en récompense, il l'a épousée. Toutes les malignes plaisanteries qui en ont été la suite méritent plutôt d'exciter le rire que la vengeance, si l'on veut bien peser avec justice les torts réciproques dont les deux parties ont à se plaindre.

OLIVIA
Hélas ! pauvre homme, comme ils se sont moqués de toi !

LE BOUFFON
Quoi ! *il est des hommes qui naissent dans la grandeur, d'autres qui parviennent à la grandeur, et d'autres que la grandeur vient chercher d'elle-même (A Malvolio.)* J'ai fait un rôle, monsieur, dans cet intermède ; oui, j'ai fait un certain messire Topas, monsieur : mais qu'est-ce que cela fait ?—*Par le Seigneur, fou, je ne suis pas insensé.* Mais vous rappelez-vous ce que vous disiez : «*Madame, pourquoi riez-vous des platitudes de ce fou ? Si vous ne riiez pas, il aurait un bâillon dans la bouche.*» C'est ainsi que les pirouettes du temps amènent les vengeances.

MALVOLIO
Je me vengerai de toute votre meute.

[*Il sort.*]

OLIVIA
Il a été cruellement joué !

LE DUC
Courez après lui, et engagez-le à faire la paix. Il ne nous a encore rien dit du capitaine ; quand ceci sera connu et que l'heure dorée nous rassemblera, nos tendres coeurs s'uniront par un noeud solennel.—En attendant, chère soeur, nous ne sortirons pas d'ici.—Césario, venez, car vous serez toujours Césario, tant que vous serez un homme ; mais dès que vous apparaîtrez sous d'autres habits, vous serez la maîtresse d'Orsino, et la reine de ses volontés.
LE BOUFFON.
Quand j'étais un petit garçon
Et hi, et ho, au vent et à la pluie,
Toutes nos folies
Passaient pour enfantillage,
Car la pluie tombe tous les jours.

Mais lorsque je devins grand,
Et hi, et ho, le vent et la pluie ;
Les gens ferment leurs portes contre les filous et les voleurs,
Car la pluie tombe tous les jours.

Mais quand je vins à prendre femme,
Et hi, et ho, le vent et la pluie,
Je ne pus faire fortune en faisant le brave,
Car la pluie tombe tous les jours.

Mais quand j'allais au lit,
Et hi, et ho, le vent et la pluie,
Je me grisais avec des ivrognes,
Car la pluie tombe tous les jours.

Il y a longtemps que le monde a commencé,
Et hi, et ho, le vent et la pluie,
Mais, n'importe, la pièce est finie,

Et nous tâcherons de vous plaire tous les jours.

[*Ils sortent.*]

[*Il sort.*]

This offline edition was generated from the canonical TEI text.

bookstacks.org